

LE PAYS DE FRANCE



Elisabeth de Belgique

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 21 AU 28 JANVIER



devait être la semaine de Guillaume II ; pour le jour de son anniversaire, le 27 janvier, ses armées devaient lui cueillir une moisson de lauriers ; c'est une série de revers qu'elles ont enregistré.

Le plus sensible à l'orgueil allemand sera celui que leur a infligé la flotte anglaise dans la mer du Nord, celui qu'on ne veut pas avouer.

Le 24 au matin une escadre allemande, comprenant trois grands croiseurs de bataille, le *Derflinger*, le *Seydlitz* et le *Moltke*, et un croiseur cuirassé moins rapide, le *Blücher*, qui escortait une flottille de destroyers, de torpilleurs et de sous-marins, était signalée à l'escadre anglaise comme se dirigeant vers les côtes d'Angleterre ; son objectif semblait être Newcastle et Hartlepool.

Les Allemands voulaient recommencer le raid qui leur avait réussi une première fois contre Yarmouth et Hartlepool ; mais, cette fois, les Anglais veillaient et les bâtiments allemands s'étaient à peine approchés de cinquante milles des côtes d'Angleterre que l'escadre commandée par l'amiral sir David Beatty arrivait sur eux ; elle était composée de cinq grands croiseurs de bataille : l'*Indomitable* et le *New-Zealand*, frères des vainqueurs des îles Falkland, le *Lion*, le *Tiger* et le *Princess-Royal*.

L'escadre allemande refusa la bataille rangée, et, à toute vitesse, s'enfuit vers Hélioland et ses champs de mines. L'escadre anglaise prit la chasse et les deux flottes se trouvaient à quinze milles l'une de l'autre, lorsque le *Lion* tira son premier coup de canon ; il dépassa le *Blücher* et lui envoya toute sa bordée ; à son tour le *Tiger* dépassait le croiseur allemand, le canonnant de toutes ses pièces ; une torpille lancée par l'*Arethusa* termina l'œuvre de destruction et le *Blücher* coula. Les navires anglais, poursuivant leur chasse, infligèrent de graves dégâts au *Derflinger* et au *Seydlitz*, dont le tir faiblit sensiblement ; mais la proximité des champs de mines allemandes interrompit la poursuite ; les croiseurs anglais tirèrent sur les bâtiments légers de l'escadre allemande, et on croit que plusieurs d'entre eux ont sombré avant d'arriver au port.

L'escadre anglaise est rentrée sans avoir perdu un seul navire ; le *Lion* a eu quelques avaries que l'on déclare sans gravité.

Le lendemain de cette victoire anglaise, le 25, les Russes détruisaient un zeppelin qui avait tenté de lancer des bombes sur Libau.

Enfin, sur terre, les Allemands n'ont pas été plus heureux, et un rapide coup d'œil jeté sur les événements qui se sont produits du 21 au 28 janvier montrera que les violentes attaques des armées du kaiser ont été partout repoussées avec de grosses pertes.

En Belgique les Allemands ont continué à bombarder Nieuport ; que peut-il bien rester de cette malheureuse ville ? Ce bombardement avait pour objet de préparer une attaque contre les positions que nous avons conquises le 22 ; mais lorsque les compagnies ennemies, baïonnette au canon, allaient donner l'assaut, elles furent arrêtées net par le feu de notre artillerie.

Plus au sud, dans la région de la Bassée, les troupes britanniques se couvraient de gloire, en infligeant un gros échec à l'ennemi.

Le 25 l'artillerie lourde anglaise canonait, au delà de Festubert, les positions allemandes et parvenait à détruire une grosse pièce de canon que les Allemands avaient installée. Ce jour-là même, l'ennemi ne lançait pas moins de cinq attaques contre les lignes britanniques à Givenchy et à Cuinchy ; le combat s'est poursuivi le lendemain 26 ; nos alliés résistèrent vaillamment, et, prononçant à leur tour une puissante contre-attaque, ils refoulaient l'ennemi qui laissa plus de quatre cents morts sur la route de la Bassée à Béthune.

Au même moment les Allemands tentaient une diversion sur notre ligne, qu'ils attaquaient entre la route de Béthune à la Bassée et celle de Béthune à Aix-Noulette ; le tir de notre artillerie suffit pour les arrêter instantanément.

La position de Notre-Dame-de-Lorette paraît être, pour les Allemands,

d'une extrême importance, car ils ne cessent de l'attaquer. En effet, nous avons déjà expliqué que la colline, où s'élève la chapelle, domine la plaine de Cohelle et tout le pays houiller. Après avoir bombardé nos lignes, au nord-ouest de la chapelle, les Allemands prononcèrent une nouvelle attaque qui fut aussitôt arrêtée.

C'est en Champagne que les combats ont été violents ; deux positions que nous occupons ont été principalement visées : Berry-au-Bac et le plateau de Craonne.

Berry-au-Bac est un nœud important de chemins — route de Reims à Laon, chaussée de Soissons à Neufchâtel-sur-Aisne — et de voies navigables — canal de l'Aisne à la Marne et canal latéral de l'Aisne ; aussi l'ennemi fait-il tous ses efforts pour nous déloger. Le 21, à la suite d'un violent bombardement, nous avons dû évacuer une tranchée ; nous l'avons reprise aussitôt. Le 22 nouveau bombardement ; le 23 notre infanterie enlève une tranchée ; le 24 attaque ennemie repoussée.

Finalement nous restons maîtres des tranchées conquises.

Ces attaques sur Berry-au-Bac ont été suivies d'une action violente sur le plateau de Craonne. Le 25 et le 26 des forces importantes — une

division — empruntées aux armées de von Kluck et de von Heeringen ont essayé d'emporter nos positions.

Nos tranchées furent d'abord copieusement arrosées de grosses marmites et de bombes lancées par des taubes et autres aviatiks. Puis l'infanterie s'avança en masses compactes. Nos troupes résistèrent vaillamment ; toutefois deux compagnies furent prises dans une carrière, près de la Creute, dont l'entrée avait été obstruée par des éboulements. L'ennemi put s'infiltrer dans le bois Foulon ; mais le 26, dans une brillante contre-attaque, nous reprenions la plus grande partie du terrain perdu. Dans ces combats les Allemands ont laissé près de 1.500 morts sur le terrain, et nous leur avons fait de nombreux prisonniers.

Ces combats se relient aux événements dont l'Argonne est le théâtre, et c'est encore le bois de la Gruerie qui est vivement disputé.

Le 21 les Allemands ont violemment attaqué, vers Fontaine-Madame ; la lutte a duré toute la jour-

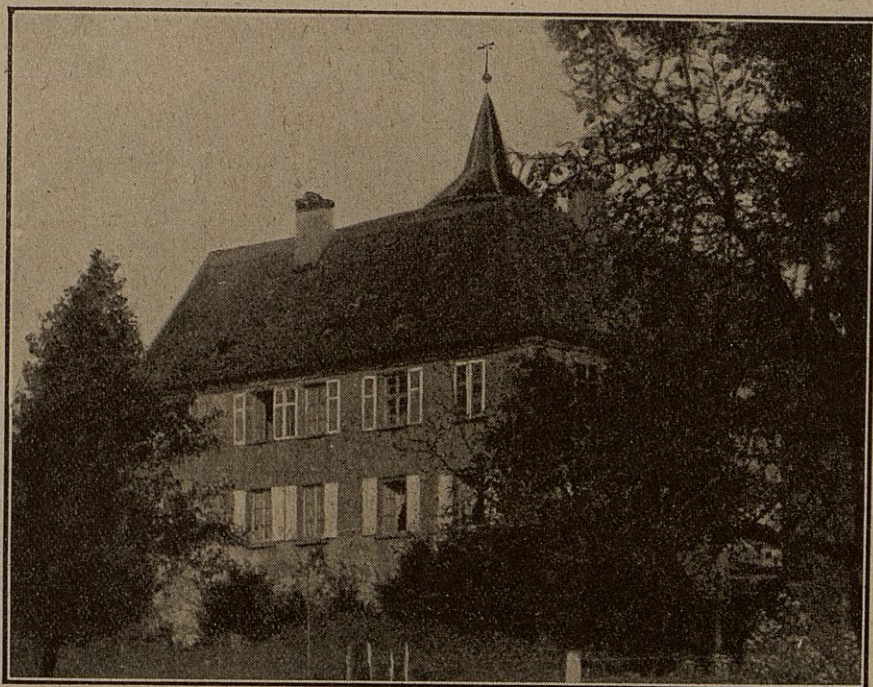
née ; nous avons résisté. Les jours suivants, le combat a continué avec acharnement ; des tranchées ont été prises, perdues et reprises. Encore ici, notre artillerie a fait merveille ; elle a contenu l'infanterie ennemie ; toutes les attaques ont été repoussées. Il semble que l'enjeu de ces combats soit la possession du Four-de-Paris, situé sur le chemin central de l'Argonne, au point de jonction de routes conduisant à Varennes.

Les Allemands occupent toujours Saint-Mihiel, mais dans des conditions telles qu'ils redoublent d'efforts pour donner un peu d'air à leurs troupes ; notre progression continue les enserme tous les jours davantage. Notre artillerie a détruit les ponts sur la Meuse, ainsi que les passerelles établies par l'ennemi ; ses communications entre Saint-Mihiel et le faubourg de Chauvencourt sont coupées. Afin de se dégager, les Allemands ont violemment bombardé les tranchées que nous avons conquises dans le bois Le Prêtre ; nous en avons évacué une faible partie : vingt mètres sur cinq cents.

Au nord et au sud-ouest de Senones, nous avons gagné un terrain appréciable.

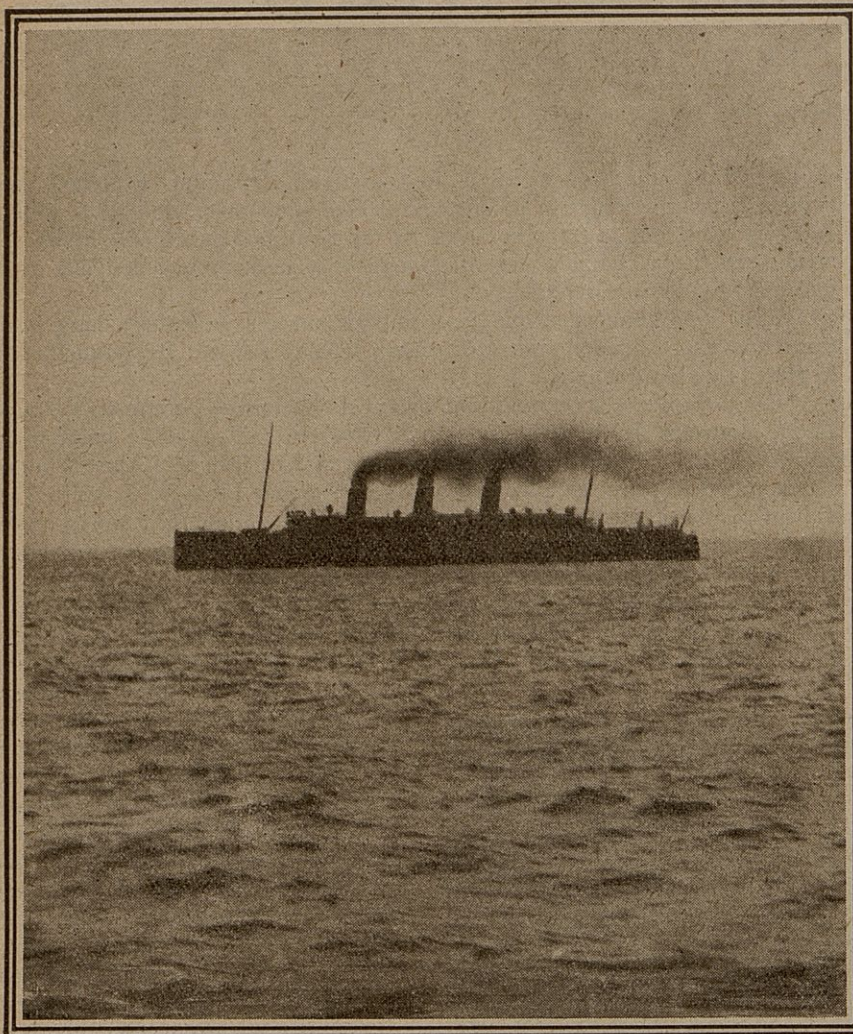
En Alsace une lutte âpre, violente s'est prolongée pendant plusieurs jours, entre notre infanterie et l'infanterie allemande, au nord de Cernay, sur le terrain extrêmement difficile de la région Ammertzwiller-Burnhauptle-Bas. Le 21 corps à corps dans les bois ; le 22 l'ennemi attaque vainement la cote 425 près de Cernay ; le 23 nous progressons sur notre droite ; le 25 les Allemands, ne pouvant plus s'en emparer, bombardent Thann ; le 26 et le 27 nous accentuons nos progrès vers Ammertzwiller, et, malgré tous les efforts de l'ennemi, nous conservons le terrain conquis.

Ainsi la fête de Guillaume II aura été marquée par de douloureux échecs pour ses armées : sur mer il a subi une lamentable défaite ; sur terre, d'Ypres à Cernay, ses pertes se chiffrent par plus de 20.000 hommes. L'Allemagne se souviendra de cette date du 27 janvier.

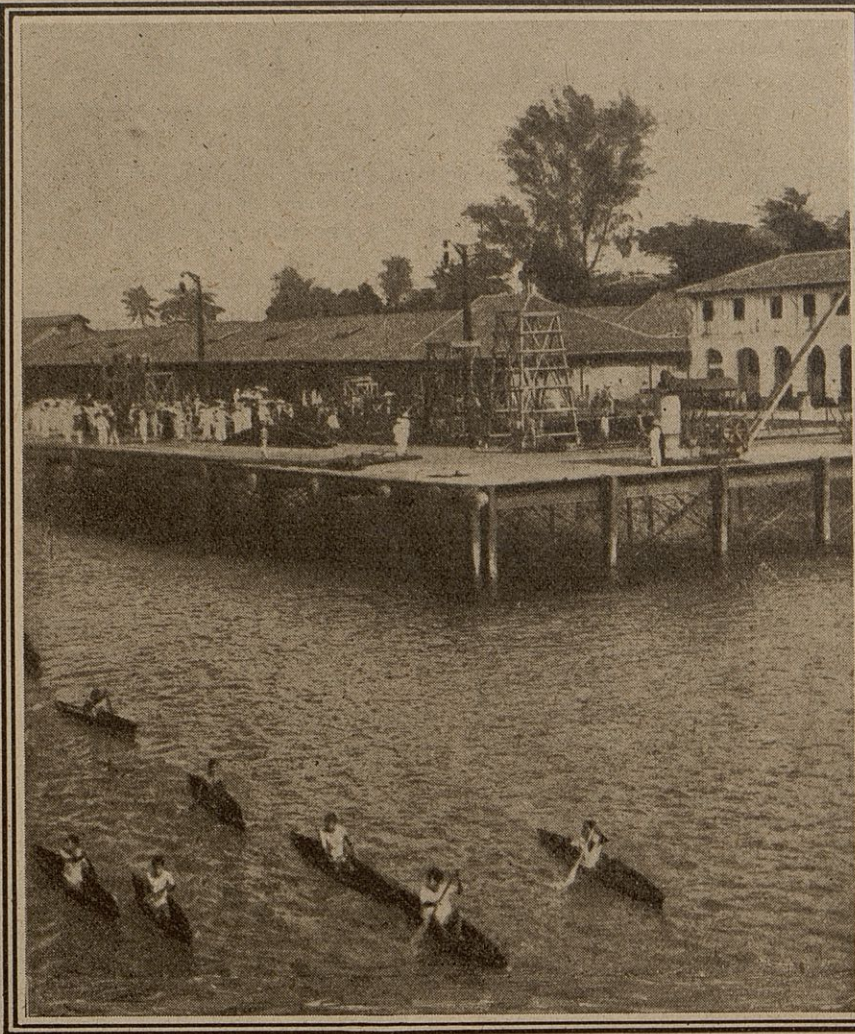


LE CHATEAU D'AMMERTZVILLER, EN ALSACE.

LA MOBILISATION EN EXTRÊME-ORIENT



Au premier appel de la mère-patrie, dès la nouvelle de la mobilisation, Français et Belges d'Extrême-Orient sont accourus. Le paquebot anglais « Oriental » les transporte à toute vitesse.



Le paquebot vient de quitter Singapour. Sur les quais, la foule pousse des hourras. Au premier plan les plongeurs maltais, dans leurs pirogues, font escorte au navire, jusqu'à la sortie du port.



C'est au milieu d'un enthousiasme indescriptible que les futurs combattants ont embarqué sur l'« Oriental ». Les habitants de Singapour avaient tenu à les saluer, au moment de leur départ. Cette photographie a été prise lorsque le navire levait l'ancre ; la foule chantait la « Marseillaise » et poussait de longues acclamations.

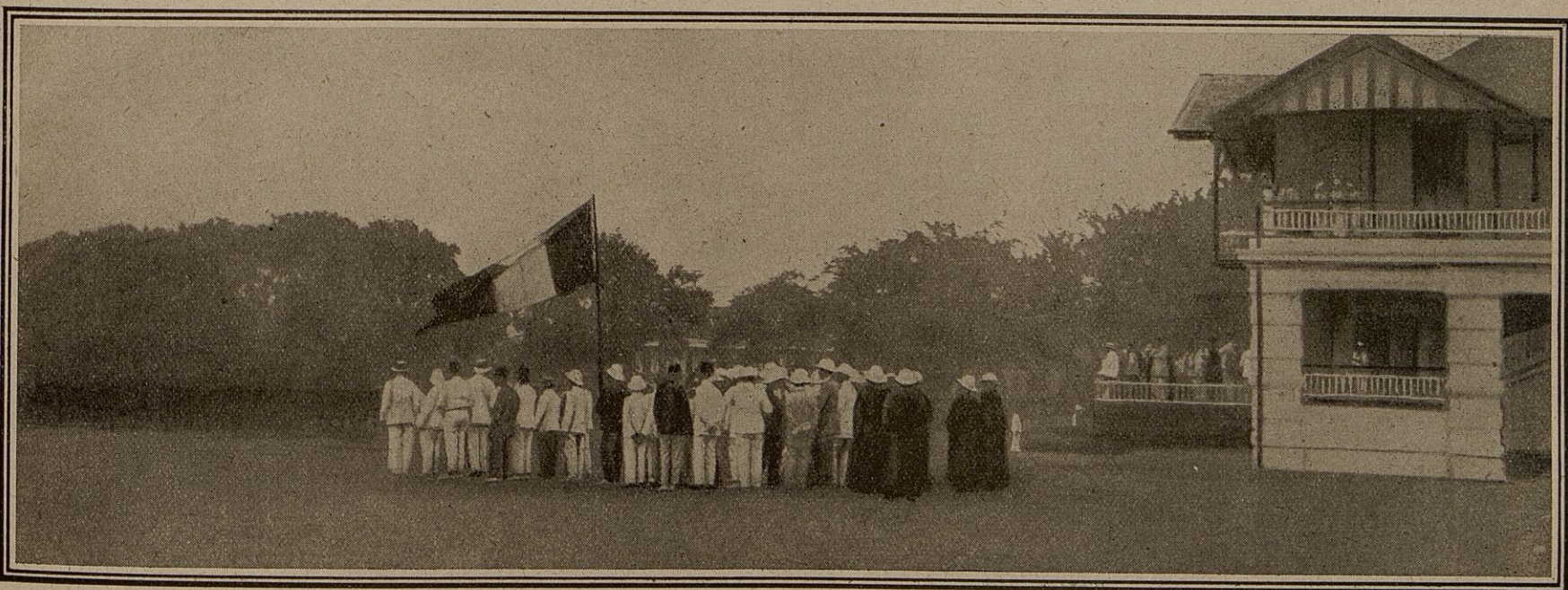
LA MOBILISATION EN EXTRÊME-ORIENT



C'est sur le champ de courses de Penang qu'eut lieu la fête militaire ; les autorités anglaises et les notabilités avaient pris place dans les tribunes du club anglais. Pendant le défilé des troupes, la foule indigène ne cessa d'acclamer la Triple-Entente et la Belgique, dont l'héroïque résistance allait faire l'admiration du monde.



A Ceylan, dans le port de Colombo, les navires de la Triple-Entente peuvent passer fièrement entre deux haies de cargo-boats allemands, capturés par la marine anglaise. On distingue, à l'arrière de ces navires, le drapeau allemand, surmonté du drapeau de guerre anglais.



Lorsque le paquebot « Oriental » fit escale à Penang, dans les Etats malais, les autorités anglaises donnèrent une fête en l'honneur des mobilisés. Nos compatriotes sont rassemblés autour du drapeau français, tandis que, dans le fond, défilent les troupes anglaises et indigènes, qui combattront bientôt à nos côtés.

UNE PAGE DE GLOIRE

PROCLAMATION

du Roi à l'Armée et à la Nation

SOLDATS,

Sans la moindre provocation de notre part, un voisin orgueilleux de sa force a déchiré les traités qui portaient sa signature, et violé le territoire de nos pères.

Parce que nous avons été dignes de nous même, parce que nous avons refusé de forfaire à l'honneur on nous attaque.

Mais le monde entier est émerveillé de notre attitude loyale : Que son respect et son estime nous reconfortent.

Gloire à vous, armée et peuple belges !

Souvenez-vous, devant l'ennemi, que vous combattez pour la liberté et pour vos foyers menacés.

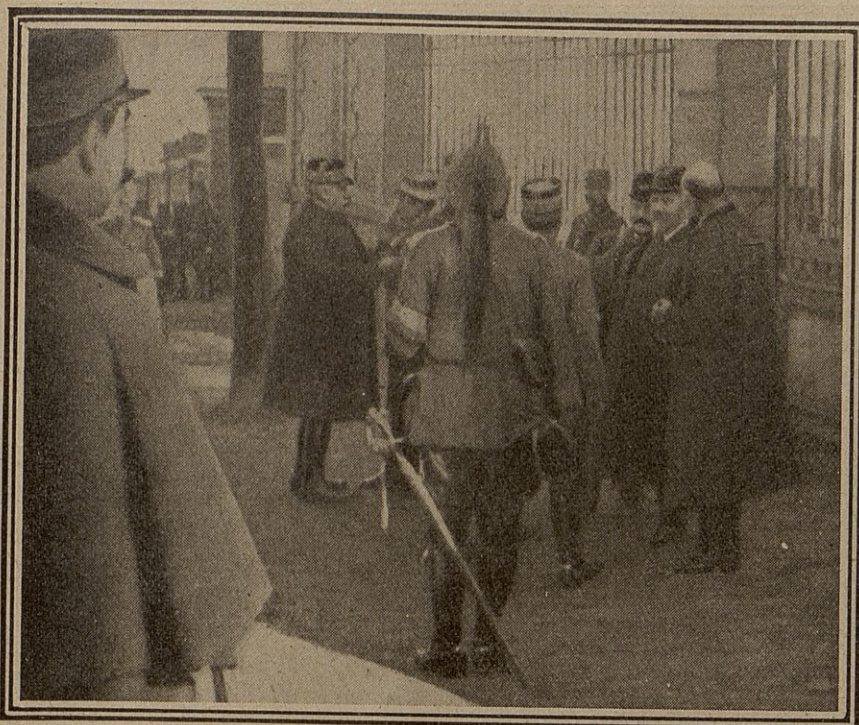
Souvenez-vous, Flamands, de la bataille des "Eperons d'Or", et vous, Wallons de Liège, qui êtes en ce moment à l'honneur, des 600 Franchimontois.

SOLDATS !

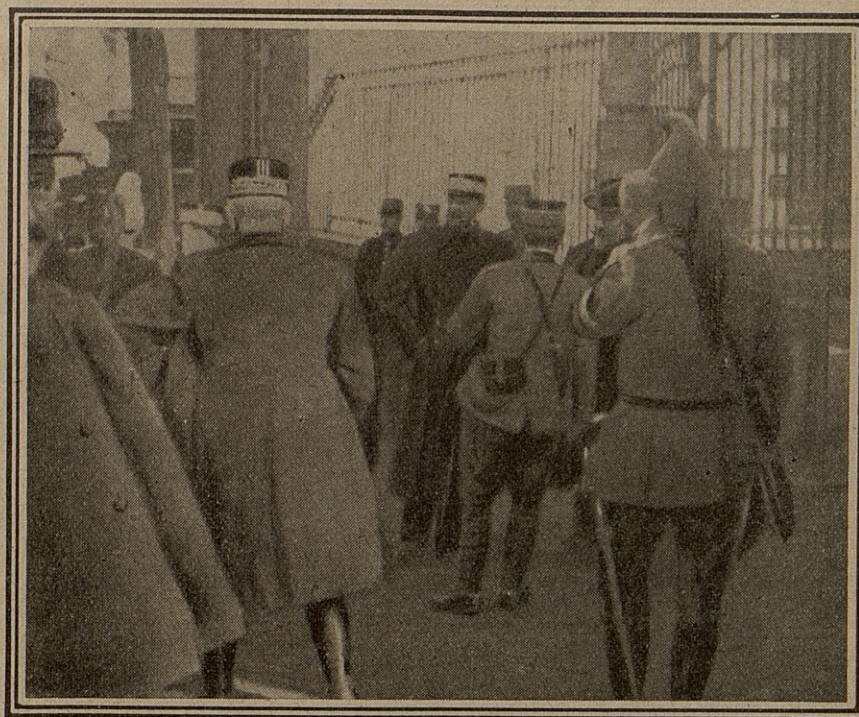
Je pars de Bruxelles pour me mettre à votre tête.
de Bruxelles le 5 Aout 1914.

ALBERT

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AUX ARMÉES



Le président de la République tient à rendre visite le plus souvent possible à nos armées sur le front. Il apporte chaque fois à nos chefs militaires la confiance du pays.



Nous le voyons, sur cette photographie, s'entretenant amicalement avec les officiers de l'état-major. Quelle différence entre la morgue brutale des Allemands et cette affable tranquillité.

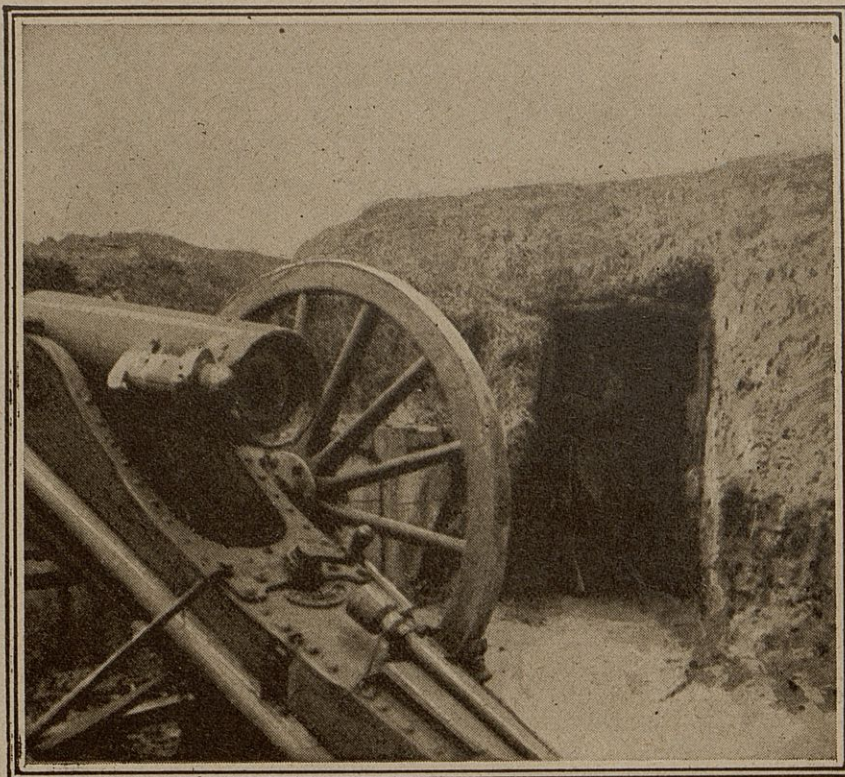


Malgré le froid, malgré le peu de solidité de ce grenier déjà bien abîmé, nos artilleurs y ont installé leur télémètre. Dans quelques minutes, un coup de téléphone avertira nos batteries de la position exacte de l'ennemi.

LE CAMP RETRANCHÉ DE PARIS



Les tranchées, que l'on a faites au delà de l'enceinte fortifiée, sont plus confortables que celles du front ; des embrasures sont aménagées pour le tir des mitrailleuses.



A voir cette porte, on ne dirait point qu'elle conduit dans une tranchée souterraine ; toutefois le canon qui allonge sa gueule auprès d'elle, lui donne l'aspect guerrier.



Au devant d'un village de la grande banlieue, qu'il s'agit de couvrir, les soldats du camp de Paris commencent à creuser une tranchée souterraine bien difficile à repérer.

LES R. A. T. DE PARIS



Les réservistes de l'armée territoriale ont trouvé un moyen de transport, peu confortable, mais qui ménage leurs jambes.



Après avoir creusé des tranchées, nos territoriaux déjeunent en plein air ; ce n'est plus le repas sur l'herbe des bois de Meudon.



Jolies petites émigrées, vous retournerez bientôt avec le drapeau français dans notre chère Alsace.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

1914⁽¹⁾

Commandant B. de L.

Breveté d'état-major.



GÉNÉRAL GALLIÉNI

LA NUIT DU 3 SEPTEMBRE

Le gouvernement avait jugé qu'il était nécessaire de s'éloigner de la capitale, afin de laisser toute liberté au nouveau gouverneur de Paris, pour qu'il pût agir selon les circonstances et prendre toute décision au sujet de la défense du camp retranché.

L'éloignement même du gouvernement du terrain voisin de la bataille devait faciliter, au général Gallieni, sa mission pour veiller au salut national.

Dans une proclamation adressée au peuple français, le président de la République avait annoncé cette décision douloureuse (2).

Quelle était donc, en ce moment, — 2 septembre, — la situation du camp retranché de Paris au point de vue de la défense et de la résistance qu'il pouvait opposer aux armées envahissantes?

Pas brillante assurément!

Lors de la prise de commandement du général Gallieni, qui remonte au 27 août (3), la capitale n'était pas, en ce moment, pourvue de tous les moyens nécessaires pour tenir tête à l'ennemi.

ERRATA DU N° 15. — La carte insérée à la page 4 est « la carte d'ensemble de la bataille de Charleroi ».

La carte insérée à la page 5, en bas, est « l'invasion allemande en Belgique et en France ».

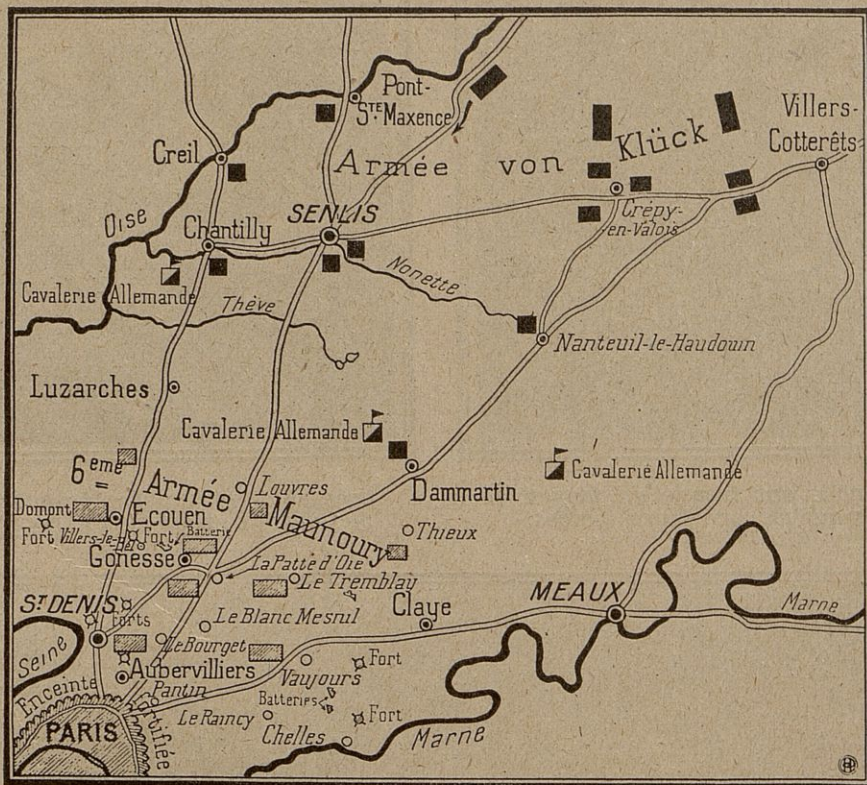
(1) Voir les numéros 14 et 15 du *Pays de France*.

(2) Le président de la République et le gouvernement quittèrent Paris dans la nuit du mardi au mercredi 2 septembre.

(3) Dans une brève proclamation aux habitants de Paris, le nouveau gouverneur annonçait sa nomination :

« Habitants de Paris,

» Les membres du gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner



SECTEUR NORD-EST DE PARIS.

Secteur probable de l'attaque de la droite allemande.

Du reste la marche des armées allemandes — 25 août-3 septembre — avait été si brutale, la progression si rapide, qu'on n'aurait jamais pensé qu'il suffirait de 10 jours pour mettre la capitale de la France devant la terrible réalité d'être à la merci d'une attaque brusquée.

Mais dans l'état de défense du moment, pour les gens sensés, pour les hommes du métier, il était indéniable que la ville de Paris, à cette date, ne pouvait être qu'insultée; jamais attaquée sérieusement; surtout jamais prise. On ne se lance pas à l'attaque brusquée d'une place défendue par une ceinture de forts avancés, par une protection de forts rapprochés, par une enceinte bastionnée continue, et qui enferme plus de deux millions d'habitants, sans être sûr d'obtenir, sur l'heure, un résultat qu'il est matériellement impossible d'espérer.

Un « hurrah » (4) sur Paris pouvait amener l'aile droite allemande en face du secteur nord-est, dans la partie la moins défendue; c'était la directive de l'armée von Klück; ce « hurrah » n'aurait pu réussir.

Sans doute la terreur aurait été jetée dans la capitale, l'épouvante aurait peut-être envahi la grande cité, mais l'événement de l'entrée par force armée des colonnes allemandes n'aurait pu se réaliser par le Bourget-Aubervilliers, comme semblait le faire prévoir l'orientation de la marche de l'ennemi. Les forts auraient résisté suffisamment, l'enceinte aurait tenu devant l'artillerie de campagne, la seule encore prête à agir, et l'échec allemand

devenait certain par suite du trop faible effectif dont disposait, en ce moment et sur cette partie l'assaillant trop orgueilleux. On ne s'attaque pas, du reste, à un obstacle, quand, sur ses flancs, on a encore des combattants valides prêts à reprendre le combat, et la ruée allemande sur les murs de Paris n'aurait fait qu'écraser les colonnes d'assaut, ou, ce qui était d'un résultat identique, les fixer sur la place et les empêcher d'avancer pendant qu'elles auraient été aux prises avec des attaques de toutes parts des armées de protection et de soutien du camp retranché. Qu'espérait donc le commandement allemand et pourquoi cette marche si rapide, si audacieuse sur la capitale?

Il est incontestable qu'il escomptait la terreur de l'arrivée en vue de Paris comme pouvant produire une panique dans la capitale, comme pouvant susciter un bouleversement, peut-être une révolution dans le peuple de Paris. On aurait

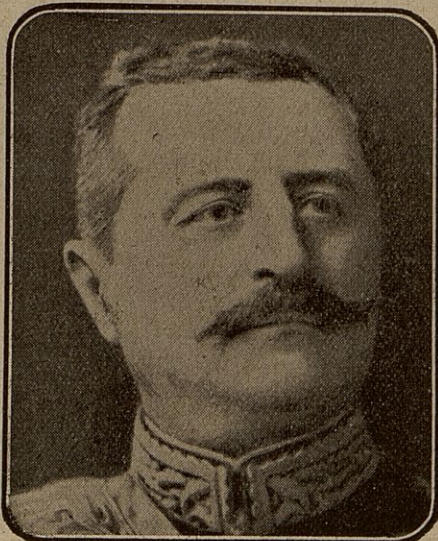
» une impulsion nouvelle à la défense nationale; j'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur; ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout.

» GÉNÉRAL GALLIÉNI. »

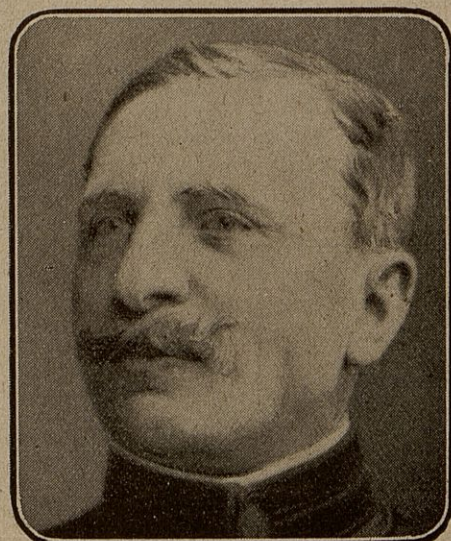
(4) Hurrah, terme militaire employé pour indiquer une attaque brusquée, principalement de nuit, sur un point, par une masse de troupes.



GÉNÉRAL DE LANGLE DE CARY



GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPÉREY



GÉNÉRAL DE MAUD'HUY

immédiatement posé les bases d'un armistice sans oser aller plus loin. Le but était atteint; la répercussion de cet événement aurait produit un effet mondial incalculable, surtout en Allemagne.

Après Bruxelles..., Paris!

Le 2 septembre l'exode des paysans fuyant devant l'envahisseur était vraiment démoralisant; on voyait, sur les routes, de longues files de voitures, charrettes..., où s'entassaient, pêle-mêle, vieillards, femmes, enfants, où se trouvaient des bottes de paille, des matelas, des ballots de linge, des caisses de volailles, pendant que, derrière le convoi, suivaient les bestiaux, vaches, chèvres, moutons...

Par mesure d'humanité on avait forcé les habitants du secteur menacé — Gonesse, Gonesse-Tremblay, le Bourget — à quitter leur domicile; et, à la longue file des fuyards de Senlis, Chantilly..., venait encore s'ajouter celle des habitants de la banlieue.

On avait pu réunir le 2 septembre, vers le nord-est du camp retranché (plaine du Bourget : Gonesse-Thieux), un groupement de troupes placées sous le commandement du général Maunoury; troupes mobiles de la défense, fusiliers marins, divisions de réserve du général de Lamaze. A ces troupes jetées en hâte dans le secteur menacé, se joignirent, dans la journée du 3 septembre, d'autres troupes provenant des contrées nord-ouest de Paris, qui avaient recueilli, dans leur marche en retraite, les éléments des colonnes françaises rejetées à l'ouest de la Seine (une partie du 7^e corps français).

Avec une activité prodigieuse, le gouverneur avait amené, par tous les moyens en son pouvoir, — chemins de fer de grande Ceinture, automobiles, taxi-autos, voitures de réquisition, — toutes les troupes disponibles; aussi, dès le 3 septembre dans la matinée, l'effectif des forces françaises, accru par l'arrivée constante des renforts, se montait déjà à un chiffre respectable. Ce fut la création de la 6^e armée, sous le commandement du général Maunoury. La capitale avait devant ses murs une armée de défense, et, pour l'approcher, il aurait fallu livrer bataille.

La marche de la droite allemande — armée von Kluck — sur Paris l'amenait normalement sur le secteur nord-est, les directives de marche des colonnes étant les suivantes : Chantilly, Luzarches, Ecouen, Pont-Sainte-Maxence, Senlis, Gonesse, Crépy-en-Valois, Nanteuil, Dammartin.

C'était donc sur le front Saint-Denis-Aubervilliers-Pantin que devait se produire l'événement.

Considérons un instant ce front et voyons dans quelles conditions l'attaque, le « hurrah », car ce ne pouvait être autre chose, devait se produire.

Tout d'abord il est à remarquer que le secteur nord-est de Paris affecte la forme bastionnée, c'est-à-dire, en fortification militaire, la forme la plus facile à la défense, et, par suite, la plus difficile à l'attaque.

Les deux saillants : 1^o Domont (fort), Ecouen (batteries), Villers-le-Bel (batteries); 2^o Vaujours (fort), Raincy (batteries) se détachaient puissamment en avant.

La Courtine (Saint-Denis-Aubervilliers-Pantin) était très solide, formée d'ouvrages fortifiés et de forts isolés.

De plus, les deux extrémités de ce front bastionné s'appuyaient : vers l'ouest, à la Seine; vers l'est, à la Marne.

Les conditions d'attaque pour l'armée von Kluck auraient été, par suite, désastreuses, et, si l'on remarque qu'en avant de ce dispositif de défense se trouvaient placées les troupes de la 6^e armée, au moins en partie le 3 septembre (division de réserve du général Lamaze, fusiliers marins, etc.); que, de plus, l'armée de la défense de Paris, sous les ordres du général Gallieni, était prête à appuyer le mouvement, on pourra se rendre à l'évidence : « Une attaque allemande, brusquée sur le front nord-est, aurait conduit fatalement l'ennemi à un échec, le 3 septembre. »

Cette nuit, à Paris, on sentait l'événement prochain; avec un courage merveilleux, un sang-froid remarquable, la population parisienne, *tout entière*, accepta la situation. Pas de bruit; pas de cris d'aucune sorte; un calme digne devant l'approche du danger, un effort formidable de bonne volonté dans l'attente.

C'était un puissant réconfort pour toutes les troupes placées devant les murs de la capitale, qui s'apprétaient à défendre son inviolabilité.

Cette situation fut connue du commandement allemand. Il est certain que, le 2 septembre au matin, l'idée maîtresse poussait au « hurrah » sur Paris. Le 3 septembre les renseignements affluèrent au grand quartier général de l'aile droite allemande. La situation se modifiait; les chances de succès ne se préparaient plus, ou moins bien, à la conception faite de l'attaque brusquée; on n'envisageait plus la prise d'assaut, car l'orgueil allemand fut si grand devant les premiers succès et la marche sur Paris, qu'on espérait peut-être avoir raison de la capitale par un assaut brusqué.

La nuit du 3 septembre apporta encore des nouvelles plus précises... — Paris était calme : il était prêt à résister! (1)

Affronter un échec quand on se trouve au contact de toute une armée qui bat en retraite, c'est vrai, mais qui, chaque jour, a affirmé sa vitalité dans des combats nombreux et qui se trouve encore prête à livrer bataille, c'eût été une faute tactique grossière; aussi, avec une décision rapide, le haut commandement allemand sacrifia-t-il l'événement rêvé...

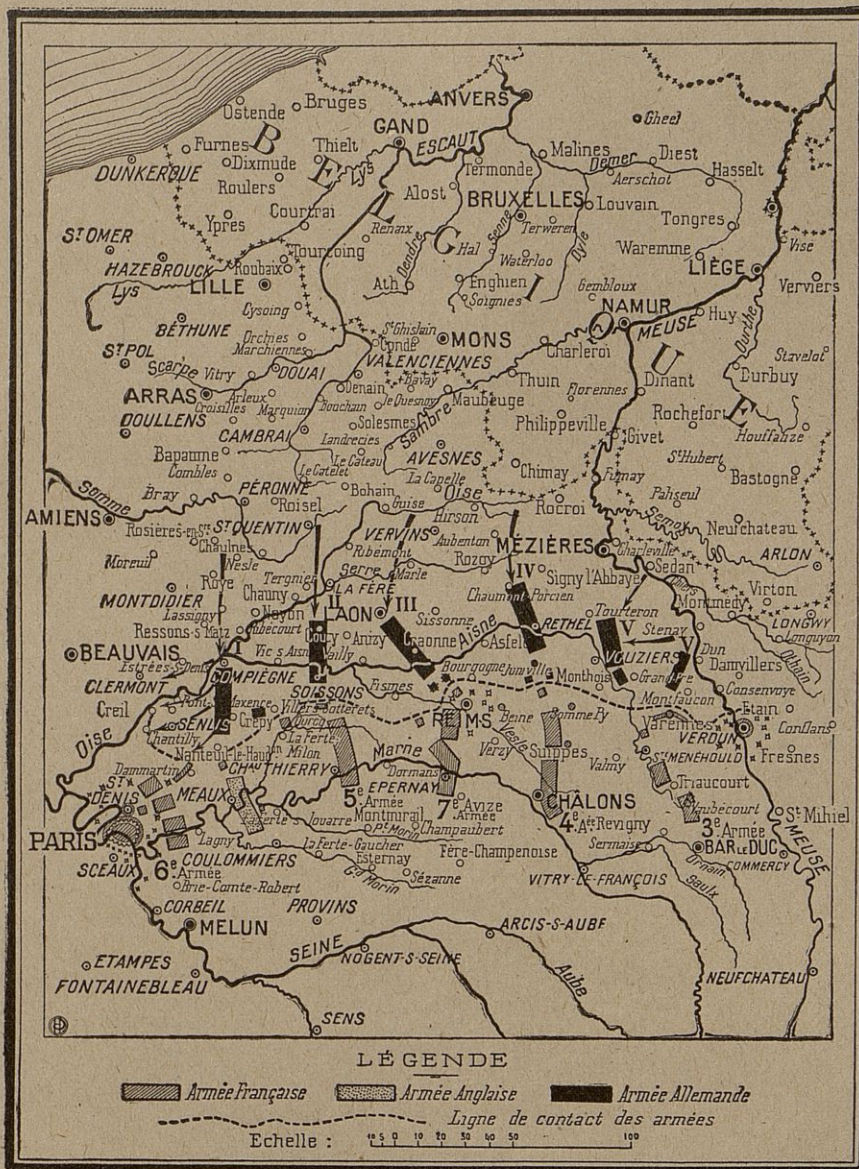
On repartit vers les forces vives, actives du pays, vers l'armée pour, enfin, livrer la bataille générale recherchée et obtenir l'anéantissement de l'adversaire.

La conception du plan redevenait saine et logique; heureusement pour notre pays, les événements allaient se

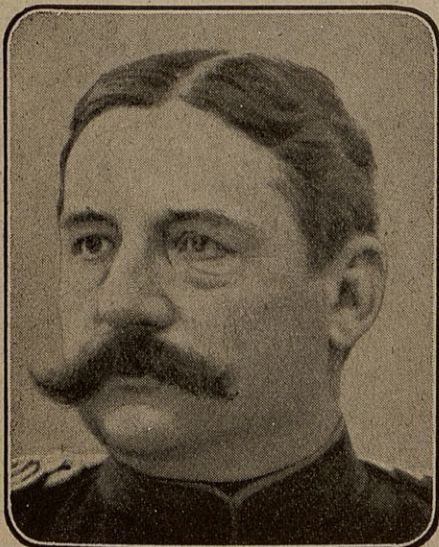
modifier. Par la position même du camp retranché de Paris, laissé sur les derrières de la droite allemande dans sa marche en avant, une situation favorable et nouvelle allait naître dans la bataille prête à se livrer, et donner à l'armée française la victoire de la Marne.

(A suivre.)

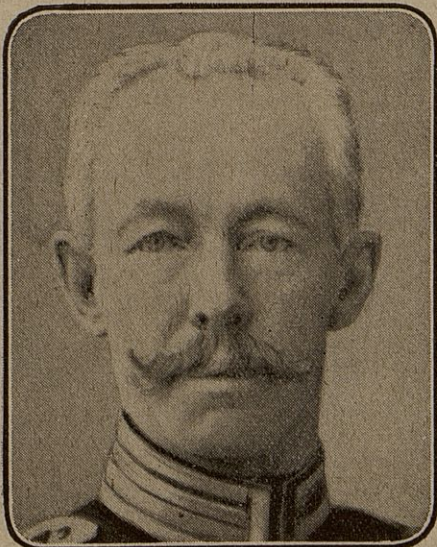
(1) Il est probable que l'ordre modifiant la direction de marche de la droite allemande fut donné dans cette nuit du 3 septembre; car les colonnes de droite, qui, primitivement, s'acheminaient par Compiègne sur Nanteuil-le-Haudouin-Paris, s'infléchirent à partir de Nanteuil, pour se porter sur Meaux et Coulommiers.



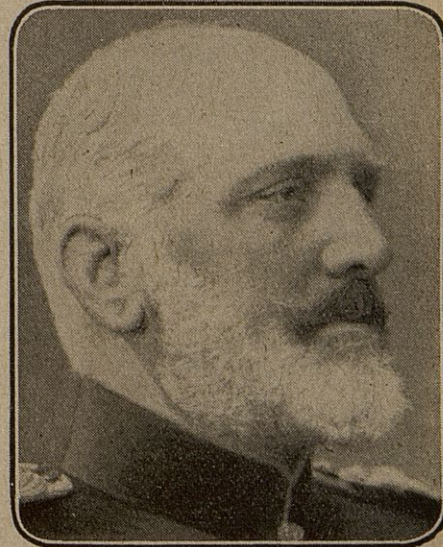
SITUATION DES ARMÉES A LA DATE DU 3 SEPTEMBRE 1914.



GÉNÉRAL VON HAUSEN
commandant la 3^e armée allemande



GÉNÉRAL VON STRANTZ
commandant l'armée allemande des
Hauts-de-Meuse



GÉNÉRAL VON HEERINGEN
commandant la 7^e armée allemande

SUR LE FRONT



Un Allemand vient d'être fait prisonnier, dans la cour d'une ferme, un officier procède à son interrogatoire ; les soldats allemands, croyant aux racontars de leurs officiers, ont une telle peur d'être maltraités ou fusillés, qu'ils donnent tous les renseignements qu'on leur demande, afin d'obtenir miséricorde ; les détails qu'on obtient d'eux sur l'emplacement de leurs troupes, le nombre de leurs effectifs sont tout à fait précieux pour notre commandement, et nombre de vies humaines ont été sauvées, de notre côté, par les récits de ces prisonniers.

La petite ville de Bouchoir, dans l'arrondissement de Montdidier, fut gaie et florissante ; elle a vu, elle aussi, les horreurs de la guerre ; et maintenant c'est le désert. Maisons éventrées, toitures emportées par la mitraille, les



rues silencieuses offrent un aspect désolant. Leur silence est seulement troublé par les pas des soldats de service, qui vont à la provision d'eau.



L'église de Bouchoir n'a pas été plus épargnée que les autres églises des pays où les Allemands ont passé : les barbares semblent s'acharner sur ces sanctuaires, que leur « vieux Dieu » devrait cependant protéger. Ici les obus ont percé la voûte, brisé les vitraux et les fenêtres gothiques ; l'autel et le chœur sont dévastés ; les bancs, où venaient s'agenouiller les fidèles, ont moins souffert : on dirait que les Allemands ont surtout visé le chœur. Devant l'autel s'est assis un soldat, qui contemple avec stupéfaction les ruines amoncelées par la barbarie d'un ennemi que nul sentiment n'arrête dans sa rage de destruction.



Pendant que les canons se reposent, le brave artilleur se restaure.



Dans les ruines du Quesnoy-en-Santerre, où la bataille fit rage.

SUR LE FRONT



Le quartier général du maréchal French est installé dans un village du Nord ; des maharajahs de l'Inde font partie de son état-major : des soldats indiens gardent leurs chevaux.



Devant la maison où travaille l'état-major général anglais, défilent des pièces d'artillerie, tandis que les estafettes attendent les ordres qu'elles auront à transmettre.



Dans ce « gourbi », le général Gouraud peut retrouver un souvenir de ses brillantes campagnes d'Afrique : mais où sont et le soleil et la chaleur ?...

LA GUERRE NAVALE

Les Mines sous-marines



USSEI bien sur mer que sur terre, la guerre moderne est pleine d'embûches et de trahisures. Les rudes combats à l'abordage, où l'on se battait corps à corps, à grands coups de hache, sont relégués, désormais, dans la nuit des temps héroïques. Pour vaincre, il n'est plus besoin que de quelques dizaines de kilogrammes de fulmicoton, ou de tout autre explosif puissant — il y a de quoi choisir — renfermés dans un récipient traitreusement tapi entre deux eaux. Qu'un bâtiment — orgueilleux dreadnought ou simple vapeur de commerce — rencontre sur sa route le périlleux engin, qu'il le choque et le fasse exploser : sa mort est certaine. La mine sous-marine — la torpille — ouvre et déchire les blindages les plus épais. En quelques minutes le navire frappé, troué d'une affreuse blessure, coule à pic avec tout son équipage. C'est ce qui survint, vers le milieu de septembre, au croiseur anglais *Pathfinder*, frappé par une mine, dans la mer du Nord. Un bateau qui pêchait dans la région vit subitement s'élever, du pont du croiseur, de gigantesques colonnes de fumée; le croiseur pencha de l'avant; en moins de quatre minutes, il était enseveli sous les flots.

Le désastre du *Petropavlovsk*

Le désastre du *Petropavlovsk*, navire amiral de la marine russe, dans les premiers jours de la guerre russo-japonaise de 1904, est encore présent à toutes les mémoires. Le *Petropavlovsk*, qui battait pavillon de l'amiral Makaroff, périt, traitreusement frappé par une mine sous-marine japonaise.

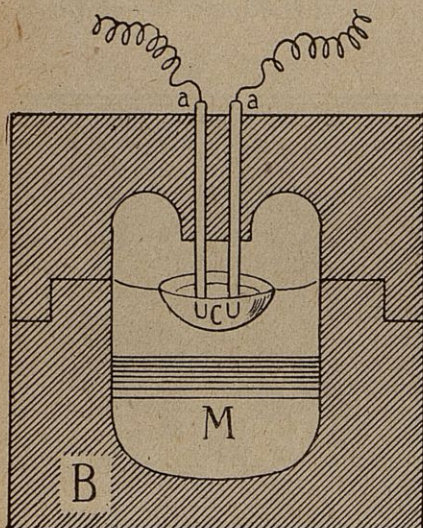


FIG. 1

Amorçage électrique d'une mine sous-marine.

Le 13 avril 1904, à l'aube, une escadre de torpilleurs japonais faisait une démonstration devant la rade de Port-Arthur, dans le but d'attirer à elle la flotte russe. En même temps qu'ils s'éloignaient de la rade, les torpilleurs japonais semaient, devant le goulet du port, des mines puissamment chargées. Le navire amiral s'avança le premier, cherchant le combat, majestueux, l'équipage aux divers postes d'attaque. Tout à coup une formidable explosion soulevait les flots. Le *Petropavlovsk* disparut dans un énorme nuage de fumée. Le bâtiment amiral avait touché une des mines lancées à la mer par les torpilleurs ennemis.

Un des rares survivants de la catastrophe, un matelot, résumait ainsi ses impressions : « Une explosion terrifiante secoua le navire. Puis une seconde et une troisième. Sur le petit pont, j'aperçus l'amiral Makaroff couvert de sang. Le bateau semblait tomber dans l'abîme. De toutes parts pleuvaient des débris. Un grondement de tonnerre sortait des flancs du bâtiment. La fumée de l'incendie s'échappait en jets effrayants. La mâture s'écroula... Je fus, à ce moment, précipité dans les profondeurs, d'où je remontai pour m'accrocher aux débris... »

Le *Petropavlovsk*, cuirassé de 11.000 tonnes, de 112 mètres de long, 21 mètres de large et 8 m. 20 de tirant d'eau, était protégé par une ceinture cuirassée de 406 millimètres d'épaisseur. La torpille devait la briser. Avec l'équipage du *Petropavlovsk* périt le célèbre peintre russe Veretchaguine, qui se trouvait à bord. Les Russes ne furent pas les seuls à déplorer la perte de navires frappés par la mine aveugle. Le Japon perdit les cuirassés *Hatsoumé* et *Yashima*.

Qu'est-ce qu'une mine sous-marine?

Qu'est-ce qu'une mine sous-marine? Un récipient chargé d'explosif, que l'on immerge entre deux eaux, à une profondeur de deux à trois mètres, et qui est muni d'une amorce qui, par le contact, provoque l'explosion. La mine qui frappa le *Petropavlovsk* renfermait 45 kilogrammes de fulmicoton.

Comment était amorcée la torpille? Il est difficile, à la vérité, d'être fixé. Les Japonais se servaient alors de torpilles amorcées par le système Mac-Evoy, qui est fort ingénieux. Chaque torpille renferme une petite pile électrique destinée à mettre le feu à l'amorce de fulminate de mercure plongée dans la masse de l'explosif. Le circuit électrique aboutit à deux petites baguettes métalliques *a a*, qui plongent dans une cuvette vide *C*, suspendue au-dessus d'un bain de mercure, à l'intérieur du récipient *B*. Lorsque la torpille est heurtée par un bâtiment, elle s'incline brusquement, le mercure se déplace, saute hors du récipient, vient remplir la cuvette *C*; le circuit électrique est alors fermé, l'étincelle jaillit dans le fulminate, et la torpille explose.

Les systèmes d'amorçage des mines sous-marines sont nombreux. Voici une torpille, en forme de cône renversé, qui est munie, à sa partie supérieure, de cinq petites tiges à ressort *t, t*. Le choc du bâtiment fait rentrer ces petites tiges, qui crèvent une ampoule de verre renfermant du bichromate de potasse. Le bichromate se déverse sur deux crayons zinc et charbon, reliés aux fils de l'amorce. Il se forme une pile, dont le courant provoque l'étincelle explosive.

A côté de ces mines automatiques, — les torpilles *vigilantes*, — qui explosent par contact, il en est d'autres, — les torpilles *dormantes*, — qui sont posées, à demeure, en certains points d'une rade, et qui ne font explosion qu'à la volonté des observateurs postés sur le rivage. Ces torpilles sont placées à l'entrée d'un port, à vingt mètres de distance — parfois moins — l'une de l'autre, et sur trois rangs. Dès qu'un navire s'engage au-dessus de la ligne des torpilles, l'observateur fait jouer l'exploseur, qui provoque l'explosion des mines, et, avec elles, la destruction de l'imprudent bâtiment ennemi.

Les « champs de mines » et les catastrophes

Il est certain que, dans le conflit actuel, toutes les passes, toutes les rades sont protégées par des chapelets de torpilles. Aucun fait de guerre ne l'a toutefois encore démontré. Par contre, nombreux sont les accidents mortels survenus aux bâtiments, de guerre ou de commerce, à la suite du choc contre les mines flottantes. Les mers sont pleines de périlleux « champs de mines », déversées par les belligérants, principalement par les flottes allemande et autrichienne.

Bien avant l'ouverture des hostilités, dans cette formidable et hypocrite mobilisation commencée longtemps à l'avance par l'Allemagne, les mines avaient été déversées, non seulement aux approches des côtes allemandes, mais partout, jusque dans la mer d'Irlande.

Aussi les désastres succèdent-ils aux désastres, dès le commencement de la guerre. Vapeurs, voiliers, bateaux de pêche : on enregistre chaque jour une explosion, et, conséquence sinistre, des vies humaines détruites. Le 21 août c'est le *Maryland*, vapeur danois de 5.000 tonnes; le 22 août: le *Broberg*, de 1.200 tonnes; le 27 août: le vapeur norvégien *Gottfried*, le voilier danois *Gaea*, le vapeur danois *Kamma*; le 2 septembre: le vapeur suédois *Saint-Paul*, puis l'*Ajax*, le *Runo*, l'*Imperialist*, le *Kilmarnock*, etc., etc. La liste est longue des bâtiments que la terrible mine frôle et tue. Près de l'île Torry, un vapeur anglais de 5.000 tonnes saute; on recueille trente hommes de l'équipage, mais le reste a disparu dans les profondeurs.

C'est là, près de l'île Torry, que les Allemands avaient, avant la déclaration du conflit, jeté un champ de mines, à huit milles de la côte. Autre explosion à environ trente milles au nord-est de l'île Torry, dans les parages de Malin-Head, le point le plus septentrional de l'Irlande.

Explosions partout : dans la mer du Nord, dans la mer Noire, où le vapeur russe *Yalta* heurte une mine posée par le croiseur *Gæben*. Le vapeur *Karbek*, envoyé pour secourir le *Yalta*, heurte deux mines et sombre. Un navire hollandais heurte une mine dans l'Escaut, à la hauteur de Nieuwensluis. Le vapeur italien *Varese* sombre près de Pola. De nombreuses mines autrichiennes sont repêchées sur les côtes italiennes. Le service des bateaux à vapeur entre Venise et Trieste est suspendu. Une mine flottante est trouvée près de Venise par un torpilleur italien. Huit pêcheurs italiens sont tués au large d'Ancône par l'explosion d'une mine autrichienne. Les mines font leur œuvre de mort dans les mers d'Extrême-Orient, comme dans les mers européennes. Le 19 octobre le croiseur japonais *Takachiho* heurte une mine dans la baie de Kiao-Tchéou et coule. Tout récemment, le 18 janvier, une dépêche de Stockholm a signalé que, dans la première quinzaine de l'année, cinq grands vapeurs allemands ont disparu, après avoir rencontré des mines, dans la Baltique. Les Allemands avaient, dès novembre, enregistré une perte sérieuse. Le croiseur *Yorek*, de 9.500 tonnes, avec 531 hommes d'équipage — la moitié ont été sauvés — avait heurté une chaîne de mines à l'entrée de la baie de Jahde, à la hauteur de Wilhelmshafen, et coulé à pic. Le croiseur anglais *Amphion* avait été coulé en août, pendant qu'il poursuivait le bateau allemand *Kanigin-Luise*, occupé à poser des mines.

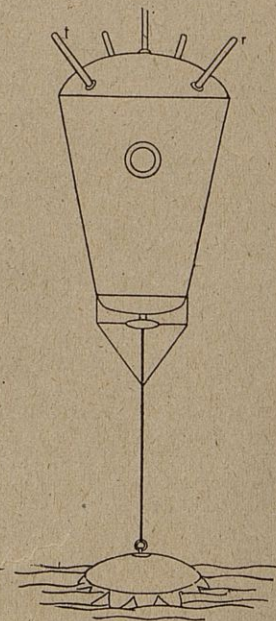


FIG. 2

Autre système d'amorçage.

Comment on pose, comment on relève les mines sous-marines

La pose des mines est confiée à des bâtiments spécialement outillés pour lancer, ou plutôt précipiter dans la mer les mines accumulées sur le pont. Un simple rail, disposé sur le pont du navire, suffit à leur mouillage, qui est très rapide, puisqu'on réussit à mouiller soixante mines, et même plus, à l'heure. Les bateaux mouilleurs de mines allemands sont munis d'appareils qui permettent de semer des mines sur la route même des bâtiments qui pourraient leur donner la chasse. C'est ainsi que le croiseur anglais *Amphion* sauta, le bateau allemand poursuivi, le *Kanigin-Luise*, ayant laissé tomber des mines en fuyant. Ces mines, placées à l'arrière, de chaque côté du navire, sont reliées entre elles par un câble; on les rend libres par l'action d'un levier, et, une fois

immergées, le sillage du navire les tient éloignées l'une de l'autre, de sorte qu'il n'est pas nécessaire que le navire poursuivant touche l'une des mines pour sauter. Il suffit que sa quille touche le câble ou la chaîne reliant les deux mines, et, automatiquement, il attire lui-même les mines contre ses flancs.

Mais lorsqu'il s'agit de défendre une passe, l'entrée d'un port, d'une rade, il est nécessaire de disposer de tout un service de remorqueurs à vapeur, de navires spéciaux pour la pose des mines sous-marines. Un des avantages de la présence de cette flottille, pour descendre les mines au moment désiré, est le suivant : on a la faculté de placer et de repérer soigneusement les ancrs et les câbles en temps de paix, et de ne descendre les mines elles-mêmes qu'au moment opportun.

Il y a deux méthodes pour mettre une mine en position, soit qu'on relie au préalable la mine à son ancre par un câble de longueur approprié et qu'on descende ensuite le tout, soit qu'on abaisse d'abord l'ancre et qu'on y force ensuite la mine par un système d'agrafage qui la maintient à la hauteur voulue.

La première méthode est très simple, mais on ne peut l'employer que dans des cas favorables ; la seconde est plus pratique et elle permet de poser des mines avec plus de précision.

La pose des mines ne s'effectue pas toujours sans danger. En février 1904, le navire russe *Ienisséï* était occupé à poser des mines en rade de Dalny. Il devait poser 400 mines et en avait déjà mouillé 398. La 399^e mine persistait à flotter au lieu de s'immerger ; on tenta de la faire éclater, mais le navire heurtait, en même temps, une autre mine, et sautait. Même catastrophe survenue au *Bsarin*.

La destruction des mines ennemies est une opération également périlleuse. Lors des récents combats de Tsing-Tao, les Japonais résolurent de détruire les mines qui flottaient dans la baie. Le contre-torpilleur *Kage-Ro* procédait à cette destruction, quand les forts se mirent à tirer avec acharnement. Trois matelots japonais se jetèrent à la mer, et, sous une grêle d'obus, firent exploser les mines préalablement accrochées à des amarres.

Comme il y a des bateaux mouilleurs de mines, il y a des bateaux spécialement affectés à la pêche — c'est une véritable pêche — des mines ennemies. Ce sont des chalutiers à fond plat, porteurs de grands filets qu'ils lancent, et au moyen desquels ils arrachent les mines encore fixées à leur crapaud de fonte. Ces chalutiers courent les plus grands dangers ; plusieurs d'entre eux ont sauté au cours de leurs opérations de relèvement des mines sous-marines. Les Allemands n'hésitent pas, pour poser leurs mines, à user de tous les subterfuges. Tantôt ils arborent, sur leurs bateaux, le pavillon d'une nation neutre. C'est ainsi que le *Nestor* fut récemment capturé, avec le pavillon norvégien. Le croiseur anglais *Undaunted* captura, dans la mer du Nord, et ramena à Harwich un navire allemand travesti en navire hôpital, surpris pendant qu'il posait des mines.

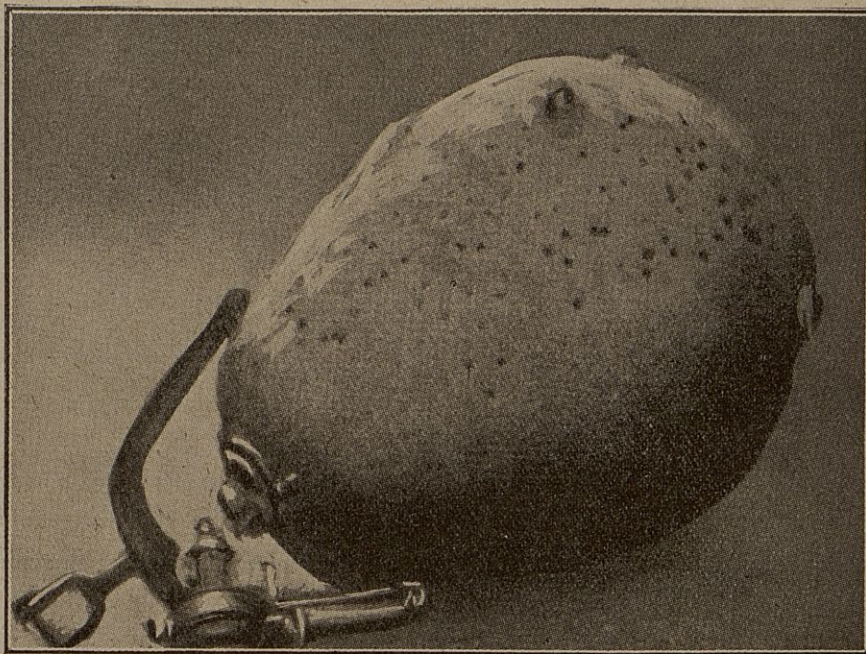
La mine sous-marine, terreur des belligérants

La mine sous-marine est, on le comprend, la terreur des neutres comme celle des belligérants. L'Allemagne, qui, nous l'avons montré plus haut, sema des milliers et des milliers de mines, bien avant que les hostilités fussent déclarées, pourrait fort bien un jour être prise à son propre piège et voir disparaître sous les flots les plus puissants de ses cuirassés, frappés à leur tour par le terrible et traître engin. Toutes les pertes allemandes sont loin, en effet, d'être connues. L'arsenal de Kiel, si l'on en croit certaines correspondances autorisées, devrait faire face à la réparation d'avaries survenues à diverses unités de la flotte, dans des circonstances assez mystérieuses, et qui, dans tous les cas, n'ont pas été signalées au public. Voici ce qui serait arrivé : Tandis que l'action navale se déroulait, le 28 août, devant Hélioland, des bateaux mouille-mines anglais, qui suivaient les navires de combat, déversèrent un champ de mines sur la route même que devait suivre la flotte allemande pour retourner à son point d'attache. Les navires anglais purent éviter la zone dangereuse, mais il n'en fut pas de même des bâtiments ennemis. Deux jours après l'engagement, une flottille de torpilleurs et de contre-torpilleurs fut envoyée en patrouille pour se rendre compte de la position du champ de mines.

A une première explosion, on crut à l'attaque d'un sous-marin. C'étaient les mines anglaises.

La marine anglaise perdit un de ses sous-marins, le D-5, coulé par une mine, lors de l'attaque du 3 novembre. Dès le matin, la côte orientale anglaise était attaquée par huit navires de guerre allemands, qui bombardèrent Yarmouth et Lowestoft, puis disparurent. Ces navires posèrent des mines pendant leur retraite. Trois heures après la visite des navires allemands, deux chalutiers à vapeur, le *Fraternal*, de Lowestoft, et le *Copious*, de Yarmouth, touchaient les mines et sombraient. Vers dix heures du matin, quelques minutes après que le *Fraternal* et le *Copious* eurent coulé, le D-5 apparaissait. Un chalutier, le *Homeland*, avertit le sous-marin qu'il se trouvait sur un champ de mines. Il était trop tard. Le D-5 heurtait une mine et coulait. Vingt-trois hommes périrent.

Quelques jours avant que le D-5 fût frappé dans la mer du Nord, une mine sous-marine explosait sur le Danube, coulant un monitor autrichien. Dans la nuit du 22 octobre deux monitors de la flottille du Danube remontaient de Chabatz dans la direction de l'embouchure de la Bodrva, lorsque l'un d'eux heurta une mine. Le monitor coula. Les chaudières firent explosion.



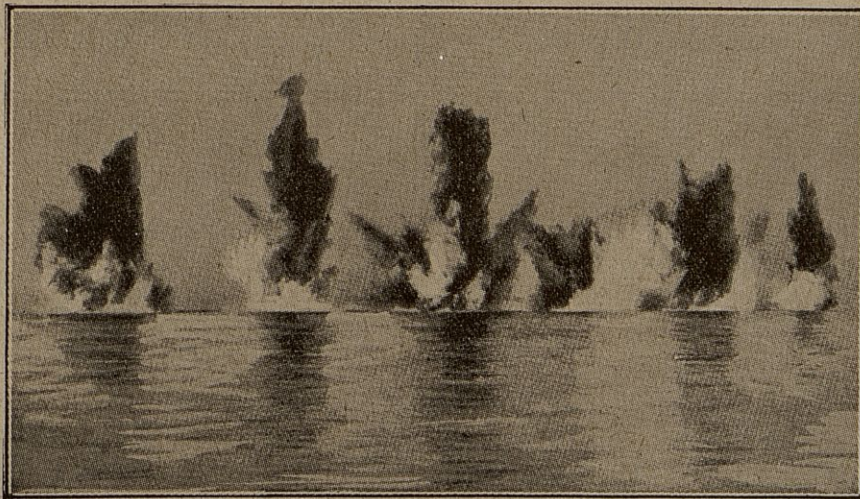
UNE MINE SOUS-MARINE ÉCHOUÉE

mortels dangers pour les bâtiments des neutres. Les mines sont loin de demeurer à la place où elles ont été immergées. Les mouvements de la mer, les tempêtes, l'oxydation des amarres qui les lient au « crapaud » de fond provoquent leur mise en liberté. Désormais elles flottent au hasard des courants, à la surface des flots. Parfois elles viennent échouer sur quelque rivage.

On en a trouvé partout : sur les côtes de Norvège, sur les rives de l'Escaut, en Hollande, en Italie. Le Danemark, la Suède ont prévenu officiellement les navires de toutes catégories qu'il était dangereux de s'aventurer dans le Grand-Belt ou dans les ports suédois sans pilote. Les craintes les plus fondées sont formulées, relativement à une série de pertes causées par les mines. Tout récemment, le vapeur *Effrida*, le remorqueur *Cydnus* coulaient. On n'avait aucune nouvelle de vapeurs partis de Copenhague ou de Hull, et qui, n'étant point arrivés au port destinataire, pouvaient avoir heurté des mines et être perdus.

Les mines sous-marines échouées sur le rivage sont sujettes à explosion, et, par conséquent, peuvent être la cause de terribles accidents. Une dépêche de la Haye nous apprenait qu'une de ces mines échouées près d'Eastcappelle avait explosé, pendant que les autorités hollandaises l'examinaient, tuant trois officiers de marine et trois marins. Rien que sur la côte de Zélande, on en a trouvé 85.

La convention de la Haye avait cependant prévu et réglementé, dans un de ses articles, le cas des mines sous-marine. La convention VIII interdit « de placer des mines sous-marines automatiques de contact amarrées, qui ne deviennent pas inoffensives dès qu'elles ont rompu leurs amarres ». Il existe divers systèmes qui font que la torpille se « désarme » dès que son câble ne la retient plus et ne pèse plus sur le fond de l'engin. Ces systèmes ne sont pas, il faut l'avouer, d'une sécurité absolue, et il serait dangereux de se fier à une mine « désarmée », qui pourrait fort bien vous faire sentir son voisinage. Les belligérants ont-ils pris la précaution de rendre leurs torpilles inoffensives ? On peut en douter. Elles continuent d'exploser. Exemple celle qui fut trouvée ces temps derniers, échouée



L'EXPLOSION D'UN CHAMP DE MINES

sur les rives norvégiennes, dans le district de Christiansund, à Mandal et à Farsund. Elle fit explosion, et, nous disent les journaux norvégiens, elle produisit l'effet d'un tremblement de terre, jetant l'alarme dans les populations.

C'est que la très grande majorité des mines sous-marines ont été posées par l'Allemagne. Peu importe, on s'en doute, à nos ennemis, qu'il existe une convention de la Haye, qu'ils ont cependant signée. La convention de la Haye, qui règle la pose et l'emploi des mines sous-marines, dans le noble but de protéger l'existence et le commerce des neutres, n'est, pour eux, comme le traité qui garantissait la neutralité de la Belgique, qu'un vulgaire chiffon de papier.

COMMENT ON ABAT LES CHEVAUX



Comme nos braves cavaliers, dont ils partagent l'existence, nos chevaux sont aussi victimes de la guerre. Blessés ou malades, il faut quelquefois abattre ces bons serviteurs.



C'est souvent à peu de distance de l'ennemi que cette pénible opération se fait, et par des moyens de fortune, car il faut faire vite. Un coup de revolver..., la pauvre bête ne souffrira plus.



Ce cheval voit le cadavre d'un de ses compagnons, et aussi le geste qui va le tuer à son tour. Il se rappelle peut-être avoir vu ce geste sur le champ de bataille, et il se défend devant la mort.



Celui-ci est calme, malgré ses souffrances. Il a confiance en ses amis qui l'ont toujours bien soigné. Quelle tristesse, pour nos soldats, d'être obligés d'abattre leurs frères d'armes !



Un dernier spasme, et c'est la mort ! Il faut pourtant bien s'en assurer, pour épargner du moins des souffrances inutiles à ces pauvres bêtes.



Le plus souvent le temps manque, pour enterrer tous ces cadavres : on les arrose de pétrole et on les brûle ; ce sont là des précautions nécessaires pour éviter, plus tard, des épidémies.

LA GUERRE DE TRANCHÉES

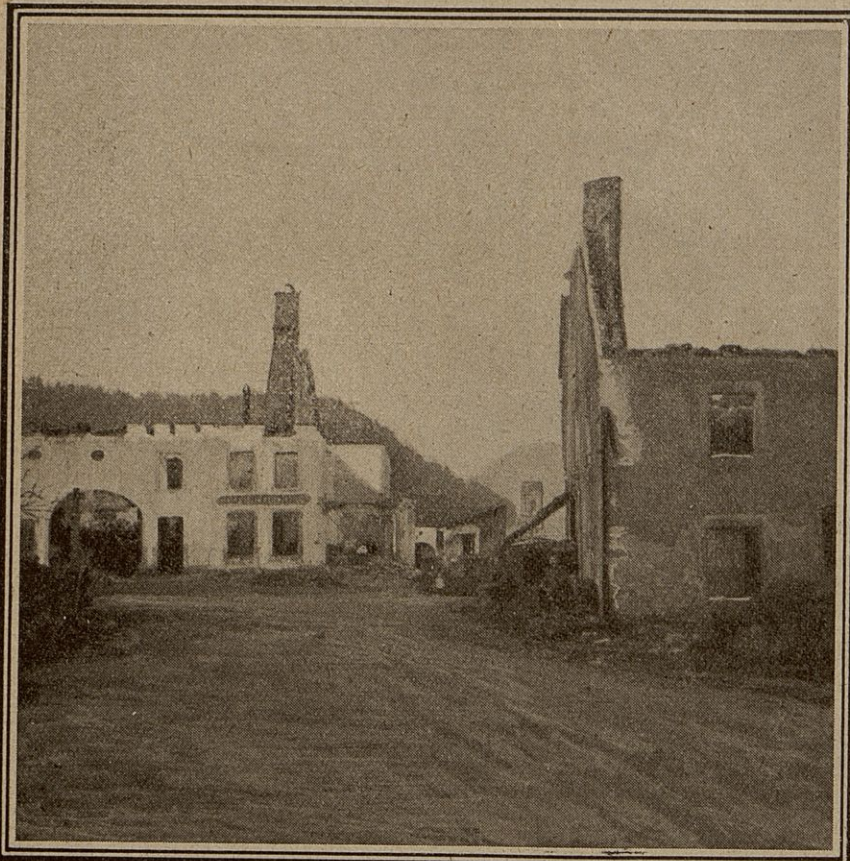


LEVEN & LEMONIER - 15 -

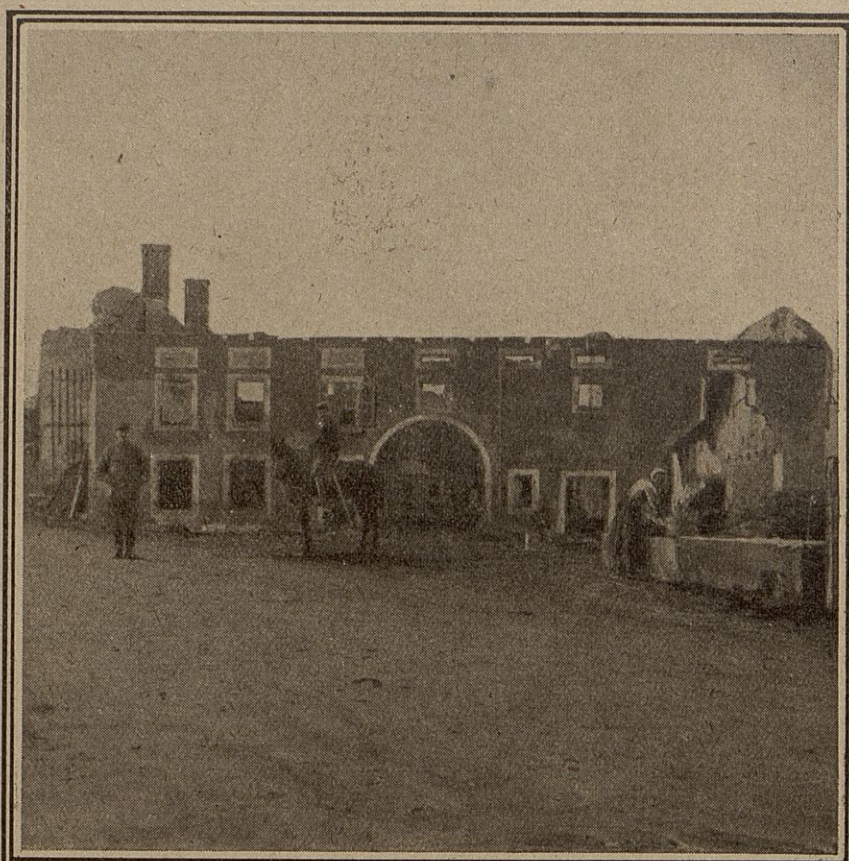
Nos soldats lancent des grenades à main dans une tranchée ennemie, dont ils s'emparent.

Dessin de LEVEN et LEMONIER.

DANS LES VOSGES



Voilà l'entrée du village d'Etival ; décombres et ruines ; des pans de mur qui vont s'écrouler ; des maisons sans fenêtres ni toiture : les Allemands ont encore fait là du beau travail.



Le village de Celles n'a été occupé que pendant quelques jours par les Allemands ; il n'en reste que des maisons incendiées. Quelques habitants sont cependant revenus dans ces ruines.



Un taube a survolé cette maison ; les bombes qu'il a lancées n'ont causé que des dégâts matériels ; l'état-major qui était visé n'était plus là ; l'espion avait perdu son temps et l'aviateur ses bombes.

BOU-ZIAN

du 2^e Turcos

Par LÉON SAZIE

CHAPITRE SIXIÈME

BOU-ZIAN A L'ORDRE DU JOUR

FAIRE porter le sac de Kadour blessé, par l'officier allemand, fut la seule réponse des turcos à la trahison allemande, leur vengeance. Mais Bou-Zian n'était pas content. Il trouvait que, pour une fois que les turcos avaient la chance de se battre comme ils aimaient, à la baïonnette, le plaisir avait trop peu duré.

— Ma lieutenant, dit Bou-Zian à son chef, prochaine fois, quand li Boches crier « Kamarades », toi ti dire toi connais parler français, parler sabir de nos autres..., toi y en a pas comprend quiqui parle cit z'oiseaux-là... Et ti laisses torcos finir travail tot à fait !...

Le lieutenant Pirou ne pouvait répondre, il se contenta de cligner de l'œil comme on fait là-bas, en Algérie, entre bons compères. Cela suffisait aux turcos...

Deux jours plus tard, les tirailleurs devaient se rendre à B... On avait signalé des Allemands. Il fallait voir ça de près.

En tête, naturellement, marchaient Bou-Zian et ses quatre fidèles, y compris Kadour, qui boitait bien un peu, mais ne voulait pas pour ça manquer la prochaine fête. Avec eux se tenait le lieutenant Pirou.

Tout à coup le cheval du colonel boîta et s'abat... On relève le colonel, il n'a rien, mais son cheval porte dans le pied un morceau de fer ayant la forme d'un double hameçon dont une pointe est toujours en l'air. C'est un engin que les Boches sèment sur les routes contre les chevaux et les pneus d'auto. Le cheval est ramené, le colonel continue à pied, et vient se placer en tête, à côté du lieutenant Pirou..., ce qui comble d'orgueil Bou-Zian et ses camarades.

— Reste tranquille, ma colonel, dit Bou-Zian. J'i trouve one vache por la pitite..., j'i trouve one cheval por ma colonel !...

...On arrive à l'étape, on campe, les sentinelles sont placées... Entre eux, les turcos conviennent, en cas d'alerte, d'avertir avant les grands chefs, le caporal Bou-Zian... parce qu'avec Bou-Zian, « y en a toujours quelque bon troc por faire bataille z'arabe ! »

La nuit vint. Dans leur baraquement, les officiers, le colonel, le lieutenant Pirou, confiants, reposent, les turcos aussi, tous, sauf Bou-Zian, ses quatre camarades qui, dans un refuge de cantonnier, à demi démolé, fument silencieusement la cigarette, chauffant leurs mains sur un petit foyer de braise...

Dans le lointain, tout à coup, retentit le hurlement de nuit des chiens de Khaima, des douars. Bou-Zian dresse l'oreille, ses camarades en font autant... C'est le signal kabyle. Alors Bou-Zian, ses hommes sortent de la mesure, vont à la sentinelle qui a poussé le cri du chien. Le turco de veille dit à Bou-Zian, qu'il a vu passer là-bas, au bout de la route, quelque chose de noir, plus haut que des hommes à pied, il n'a pu distinguer.

Bon ! Bou-Zian, ses camarades vont voir. Ils se faufilent derrière les arbres, dans le fossé de la route et sous les haies des champs. Ils arrivent à cinquante pas d'une grosse ferme, quand la masse noire apparaît. C'est une patrouille de dix cavaliers conduite par un officier. Les Allemands viennent de faire le tour de la ferme abandonnée, lance au talon, carabine à la main et s'engagent sur la route, vers Bou-Zian, mais ne pouvant l'apercevoir.

Les turcos, baïonnette au canon, se tiennent tapis, prêts à bondir, eux cinq sur ces onze cavaliers. Ils les laissent passer pour leur couper la route. Mais voilà que Kadour, dont la jambe blessée est infidèle, glisse et tombe dans une mare à canards.

Les Allemands entendent le plouf ! se retournent, et brutes sans savoir pourquoi, font feu au hasard

sur la ferme..., puis s'apprêtent à fuir, lances abaissées.

Bou-Zian, ses hommes bondissent sur la route..., ils chargent les cavaliers... Ça ne fut pas long, malgré les lances, cinq cavaliers embrochés tombent à terre, trois fuient... les autres crient : kamarades ! et se rendent, jetant leurs armes... Bou-Zian a saisi la bride du cheval de l'officier... il en fait descendre celui-ci, qui jette aux pieds du caporal son revolver... Quand Bou-Zian approche, l'officier tire un second revolver et fait feu sur le turco... Bou-Zian était trop près pour l'embrocher ; fou de rage, il lâche son fusil, bondit sur l'Allemand, lui donne en pleine figure son coup de tête kabyle, son coup favori, et l'envoie rouler à trois mètres, évanoui.

— C'est toujours mame chose, fit Bou-Zian, quand Boches disent camarades !...

On ramassa l'officier, on le mit en travers, derrière la selle, Bou-Zian monta à cheval devant. Ses camarades firent comme lui, chacun sur un cheval des Allemands, et tous revinrent au camp tenant au bout d'une corde les deux prisonniers...

La sentinelle avait donné l'alarme... On entendit les coups de feu... Le camp était debout en armes, anxieux.

De là-bas, Bou-Zian fit entendre un cri kabyle ; alors ici les turcos se mirent à rire.



ET LE COLONEL LUI DONNA L'ACCOLADE.

— Boge pas, dirent-ils à leurs chefs. Y en a bon por Bou-Zian.

Bientôt, en effet, on vit apparaître majestueux, triomphant, Bou-Zian suivi de ses quatre camarades, sur les chevaux allemands... contents, riant de la bonne farce, du truc z'arabe de turcos devenus cavaliers !...

— Ma colonel, dit Bou-Zian, j'i promis one cheval..., ti peux choisir.

Les tirailleurs devaient continuer la route et ne pouvaient se charger des prisonniers qu'on devait venir prendre, pour les conduire à l'arrière. Après entente avec le colonel, le lieutenant Pirou chargea Bou-Zian de cette garde et de cette remise. Il lui fit les recommandations d'usage, lui rappela la consigne pour la garde des prisonniers.

— Tu ne dois pas les molester, tu ne peux tirer sur eux que s'ils fuient, et seulement hors du camp... Je les confie à ta loyauté.

Bou-Zian promit de respecter scrupuleusement les règlements.

Le lieutenant Pirou demanda alors à l'officier prussien sa parole d'honneur de ne pas chercher à s'enfuir. L'Allemand s'empressa de la donner. Alors Bou-Zian grogna. Pourquoi, en effet, demander à ce Boche sa parole de ne pas fuir, quand on avait chargé Bou-Zian de le garder ? D'ailleurs le lieutenant ne comprenait pas l'allemand ; comment pouvait-il accepter une parole, même d'honneur, prononcée en allemand ?

— Ti connais pas parler boche, dit Bou-Zian au lieutenant, cit z'officier ti dire quiqui veut..., après se fote di toi...

On enferma les prisonniers dans un des baraquements, et le régiment s'éloigna. Bou-Zian et ses quatre hommes le regardèrent partir avec, dans leurs yeux noirs, des éclairs malicieux.

La nuit vint. Le caporal dit à ses camarades quelques rapides paroles. Ils secouèrent la tête, approuvèrent en souriant. Deux hommes allèrent se poster au loin, en sentinelles avancées. Bou-Zian plaça Kadour, le blessé, et El Habib devant la baraque des prisonniers. Chacun à son tour devait monter la faction, et lui, il s'éloigna, grave, sentant peser sur sa chéchia le poids de sa responsabilité de chef.

El Habib prit la faction. A quelques pas, sur de la paille, Kadour s'étendit, ayant posé son fusil contre la baraque, et s'endormit. El Habib fit les cent pas, puis s'arrêta, s'assit, et, vaincu par la fatigue, tomba et se mit à ronfler aussi fort que Kadour.

Dans la baraque, les Allemands entendirent les deux ronflements. L'officier ouvre la porte, voit les gardes endormis... Il sort de la baraque. Ses deux hommes le suivent, s'emparant en passant des fusils des turcos, et se sauvent.

Ils n'ont pas fait vingt pas que, devant eux, surgissent deux autres turcos, baïonnette au clair. Le combat s'engage pendant que l'officier, qui connaît admirablement le pays, fuit sans hésitation.

Quand il est hors du camp, à la distance réglementaire, Bou-Zian lui crie :

— Hé li Boche !... Ti rappelle pas ton parole d'honneur à lieutenant Baroude ?

Bou-Zian tira, l'officier allemand n'alla pas plus loin...

...Au matin le lieutenant Pirou fut fort étonné de voir apparaître Bou-Zian et ses quatre hommes, qui, à marche forcée, avaient rejoint le régiment.

— Boge pas, ma lieutenant, dit Bou-Zian faisant son rapport. J'i reste exactement dans roglement por ma conscience avec li z'officier. Por que les Boches peut pas dire que j'i assassine les autres, j'i laisse prendre fusils por si difendre. Cit one pitite bataille... Torcos gagné, voilà tout.

Et comme au loin la fusillade s'entendait, Bou-Zian, ses quatre hommes allèrent prendre leur place parmi les camarades.

...Quelques jours après, le colonel ordonna le rassemblement.

— Caporal Bou-Zian, dit-il, sortez du rang.

Bou-Zian, un peu inquiet, fit un pas en avant. Le colonel approcha de lui, déploya un papier et lut une proclamation citant Bou-Zian à l'ordre du jour de l'armée et énonçant ses hauts faits... Puis il serra la main du caporal.

Bou-Zian ne bronchait pas.

— Hé bien, lui dit le colonel, tu n'es pas content ?...

— Non, ma colonel, pas content.

— Pourquoi, tu trouves que ce n'est pas suffisant ?

— Non, ma colonel ! pas suffisant !...

— Ah !... Qu'est-ce que tu veux de plus ?

Le colonel, connaissant l'amour des turcos pour les rubans, sachant combien ils étaient fiers d'arborer une médaille, pensa tout d'abord que Bou-Zian allait lui demander une de ces récompenses.

Une médaille, en effet, est une récompense plus réelle aux yeux de ces grands enfants, plus palpable... Ils peuvent la prendre dans la main, la montrer fièrement. Tout le monde peut l'admirer... tandis qu'une citation à l'ordre du jour de l'armée, pour être tout aussi glorieuse n'est qu'une gloire en sonne morale, personnelle, intime... Bref, les turcos préfèrent les médailles.

Le colonel s'attendait donc à ce que Bou-Zian lui demandât, comme complément à cette citation, une médaille quelconque. Voire la médaille militaire, comme celle que son père, le vieux turco Bou-Zian, portait depuis 1870...

Mais Bou-Zian, simplement, répondit :

— Ma colonel ti lire ton cartai... Ti parles toujours Bou-Zian... Bou-Zian faire baïonnette. Bou-Zian faire pitite z'enfant... Bou-Zian faire cheval... Tot le temps Bou-Zian... Jamais ti parles camarades torcos, Ahmed, Kadour, les autres, lieutenant Baroude, tos faire kif kif Bou-Zian... pourquoi ti dire pas !...

Le colonel comprit la simplicité de ce noble cœur, sa grandeur. Il reprit son papier... fit semblant de lire et cita le nom de son lieutenant, de tous ses hommes.

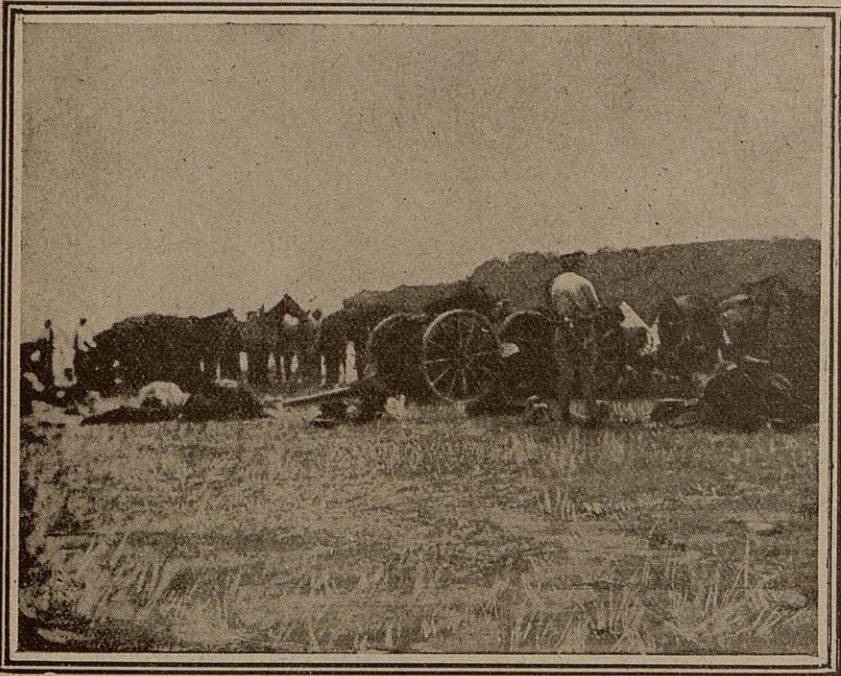
Alors un large sourire éclaira la figure de Bou-Zian :

— Comme ça, Bou-Zian content !...

Cette fois, le colonel, ému, ne prit pas seulement la main de Bou-Zian, il le saisit dans ses bras et lui donna l'accolade !

(A suivre.)

CHEZ NOS ALLIÉS



Les Anglais ont installé confortablement leur camp à l'arrière.



Les voitures de la Croix-Rouge partent sur le front.



Les boulangeries de campagne de nos alliés sont du dernier modèle.



Un régiment écossais traverse une petite ville de la Picardie.



Les attelages des voitures du ravitaillement sont particulièrement remarquables.



Le matériel d'artillerie de l'armée anglaise est débarqué dans un de nos ports.

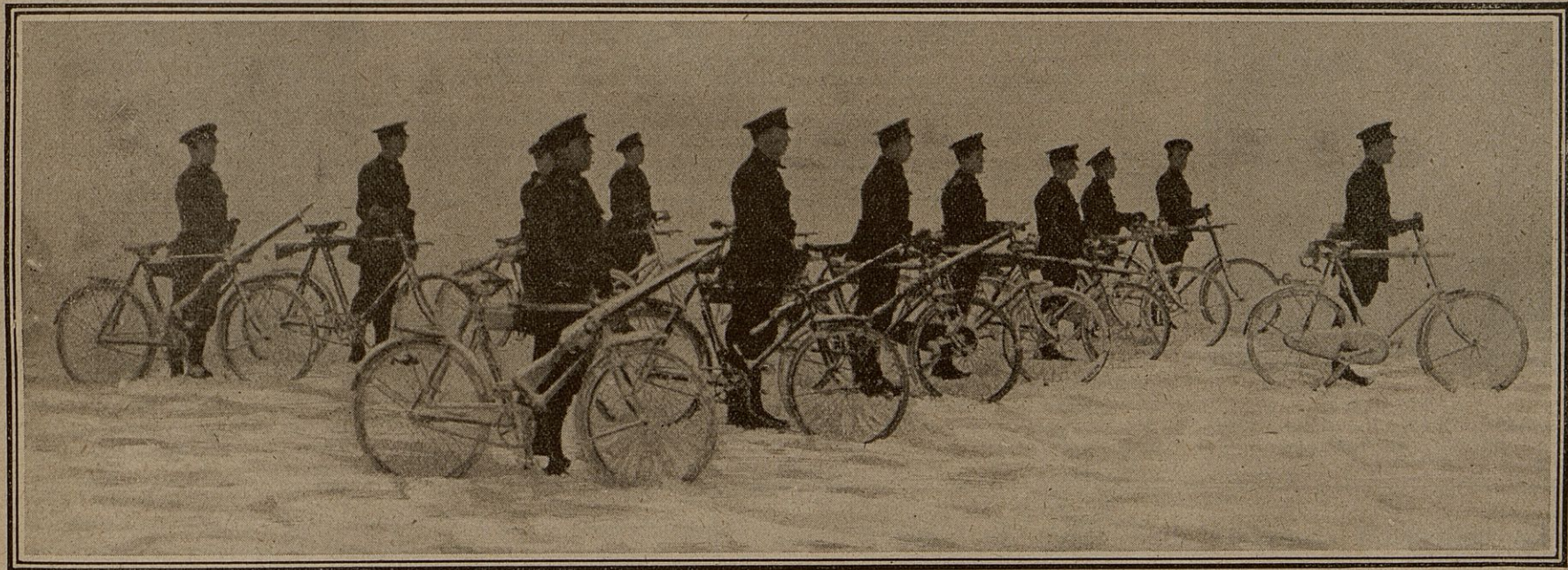
CHEZ NOS ALLIÉS



Les récits qui nous viennent du front oriental de la guerre montrent que les Cosaques renouvellent leurs exploits légendaires. Voilà une de leurs patrouilles redoutées des Allemands.



Comme sur le front occidental la guerre de tranchées se poursuit entre Russes et Allemands ; en Prusse orientale les deux adversaires remuent la terre.



Nos alliés anglais ont aussi des compagnies cyclistes ; ni le mauvais temps, ni la neige ne les arrêtent. Cette patrouille s'est avancée sur une route du Nord, que la neige a recouverte ; les légères machines, les carabines pendues au guidon, paraissent avoir été ouatées par les flocons blancs.



Des soldats russes ont rencontré des tziganes ; ils se font dire la bonne aventure. Et la tzigane leur annonce sans doute qu'ils vaincront et que bientôt ils reverront leurs isbas.

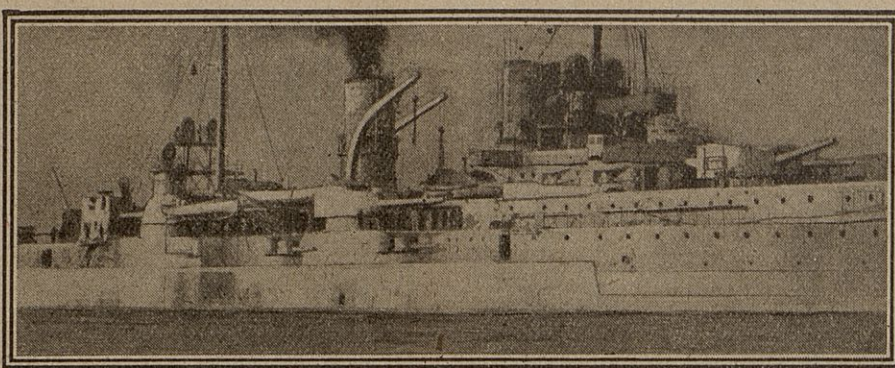


C'est par milliers que les Autrichiens ont été faits prisonniers par les armées du tsar. En voilà quelques-uns qui ont été amenés devant un officier russe qui les interroge.

LES ACTUALITÉS



Le commandant Tyrwhitt
chef de l'escadrille des destroyers
anglais

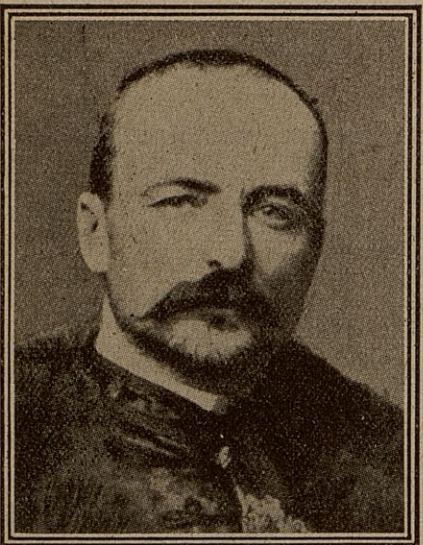


Le « Blücher », croiseur cuirassé allemand de 15.000 tonnes, coulé,
le 24 janvier, par la flotte anglaise, dans la mer du Nord.



L'amiral sir David Beatty
qui commandait l'escadre anglaise
victorieuse

SUR LE FRONT RUSSE



Comte Tisza
l'homme d'Etat hongrois, tout
puissant en Autriche

Pour sa fête Guillaume II n'aura pas cueilli plus de lauriers à l'est qu'à l'ouest; les armées russes ont marqué, à leurs ailes, de nouveaux progrès.

C'est en Prusse orientale que l'avance de nos alliés s'est manifestée; une de leurs armées, dont les opérations sont indépendantes de celles qui ont lieu en Pologne, a pris l'offensive le 25 janvier à l'est de Pilkalen et a repoussé les Allemands. Ce mouvement doit permettre aux Russes de pénétrer plus avant dans la Prusse orientale, en tournant les lacs de Mazurie, qui, jusqu'à présent, avaient formé un obstacle à leur poussée.

Au nord de la Pologne, dans la direction de Mława, le front russe a été porté en avant, ce qui a créé un danger sérieux pour les communications allemandes vers Thorn; toutes les attaques de l'ennemi sur ce point ont été repoussées avec de grosses pertes.

Au centre, sur la Bzura et la Rawka, les combats d'artillerie ont été très violents; les Russes ont enlevé plusieurs tranchées allemandes, et, cette fois, l'offensive du maréchal von Hindenburg sur Varsovie est complètement enrayée. Le général en chef des armées allemandes a dû procéder à une nouvelle répartition de ses forces, devant la menace du plan stratégique que viennent d'établir les Russes.

En Galicie, après une courte accalmie, les combats ont repris plus violents. Les Austro-Allemands ont attaqué sur tout le front du col de Dukla à celui de Myszko, mais sans succès; les Russes les ont partout repoussés.

L'avance de l'aile gauche des armées russes s'est encore accentuée en Bukovine. Les troupes autrichiennes, pour empêcher l'invasion imminente de la Hongrie se sont concentrées dans la région de Soffer-Mxit; les Russes se sont emparés de Jacobiny et de Dorna-Watra; leurs colonnes descendent des Carpathes vers Szigeth et Ungvar.

Quant à la débâcle des Turcs au Caucase, elle est complète; les Russes poursuivent les débris de leurs armées qui se sont accrochés désespérément au delà du Tchorkh.



Général von Hohenhorn
le nouveau ministre de la guerre
d'Allemagne

La collection complète du "Pays de France"

Nous avons reçu de nombreuses demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France ».

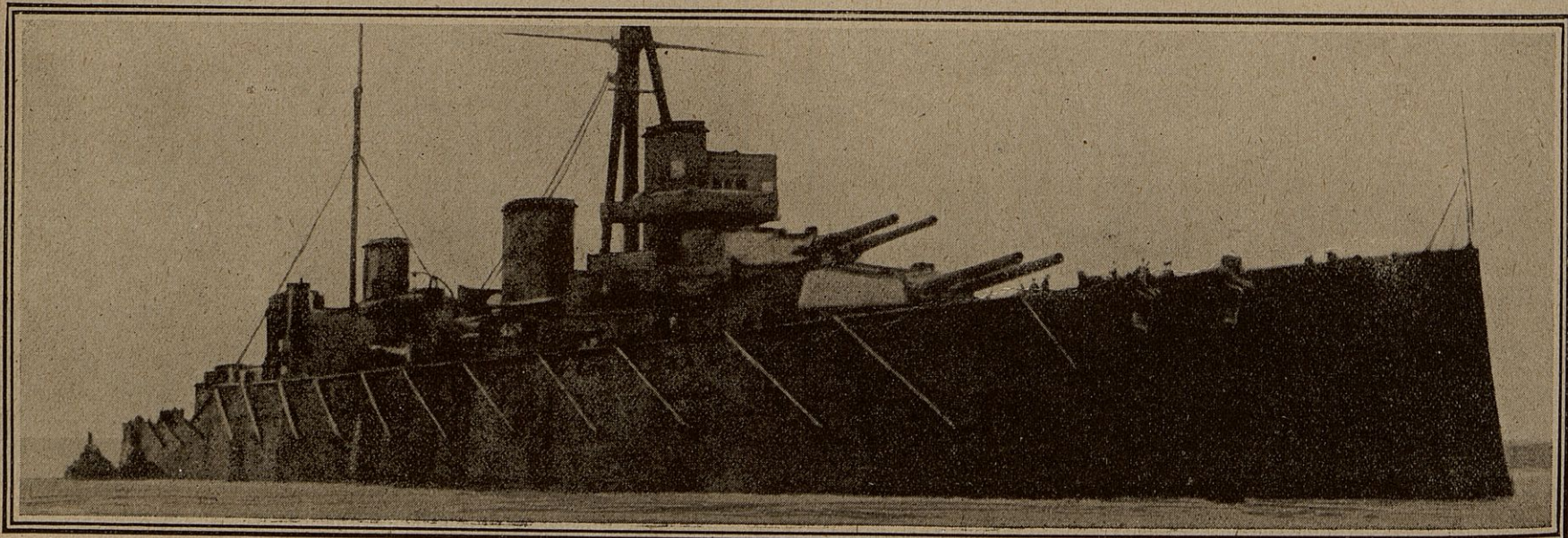
Un nouveau tirage des numéros parus, depuis le n° 1, se fait en ce moment, et, sous peu, nous pourrions donner satisfaction à toutes les demandes.

Dès maintenant tous les lecteurs du « Pays de France » qui vou-

draient s'assurer une collection complète, depuis le n° 1, sont priés d'en faire la demande aux marchands de journaux qui leur livrent habituellement notre publication.

Achat de documents pour le "Pays de France"

Le « Pays de France » achète aux plus hauts prix tous les documents intéressants: PHOTOGRAPHIES, DESSINS, ARTICLES, etc., et plus particulièrement ceux qui se rapportent à la guerre actuelle.



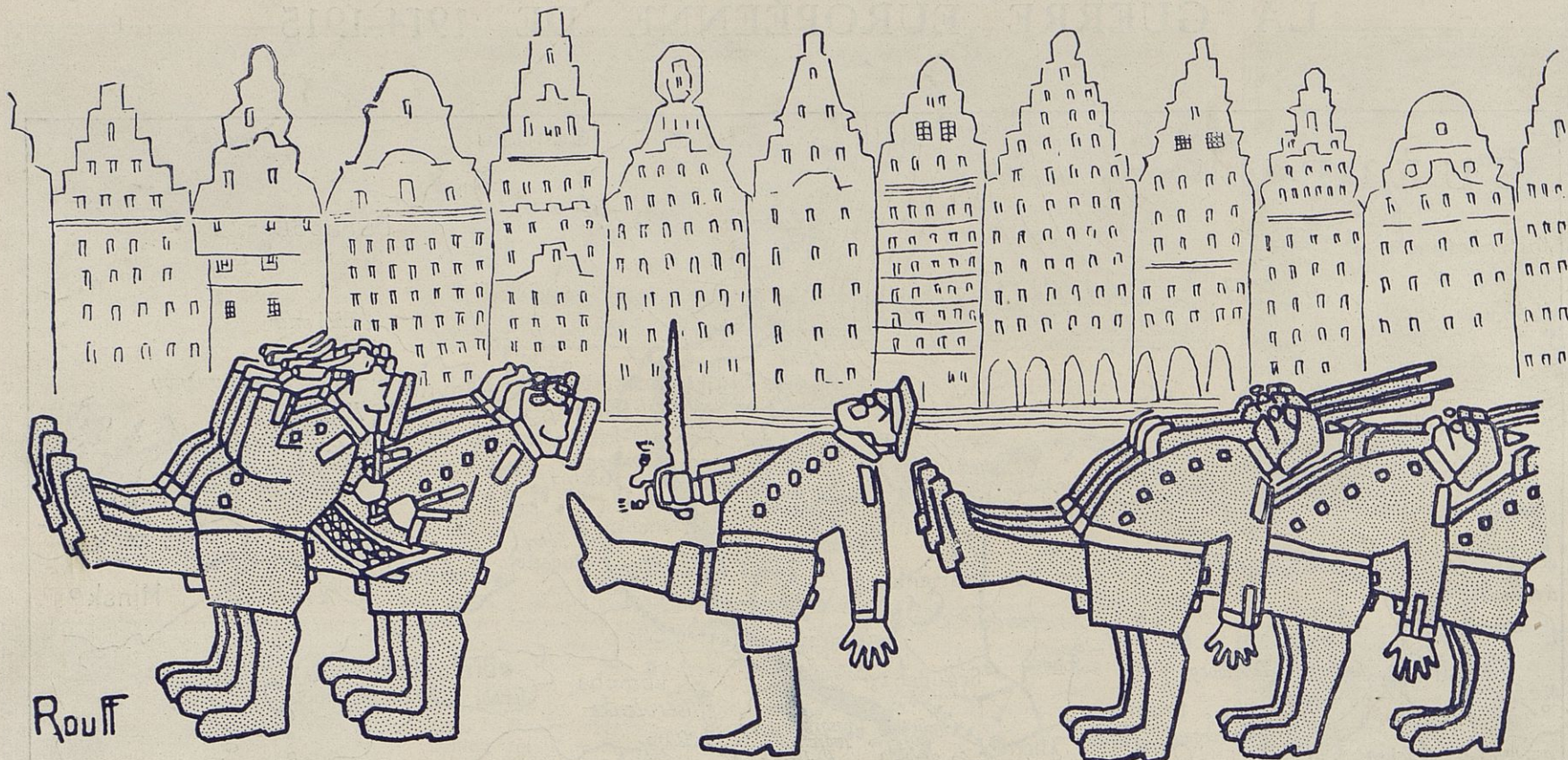
Le grand croiseur de bataille anglais « Lion », qui attaqua le premier la flotte allemande, en lâchant sa bordée sur le « Blücher ».

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915

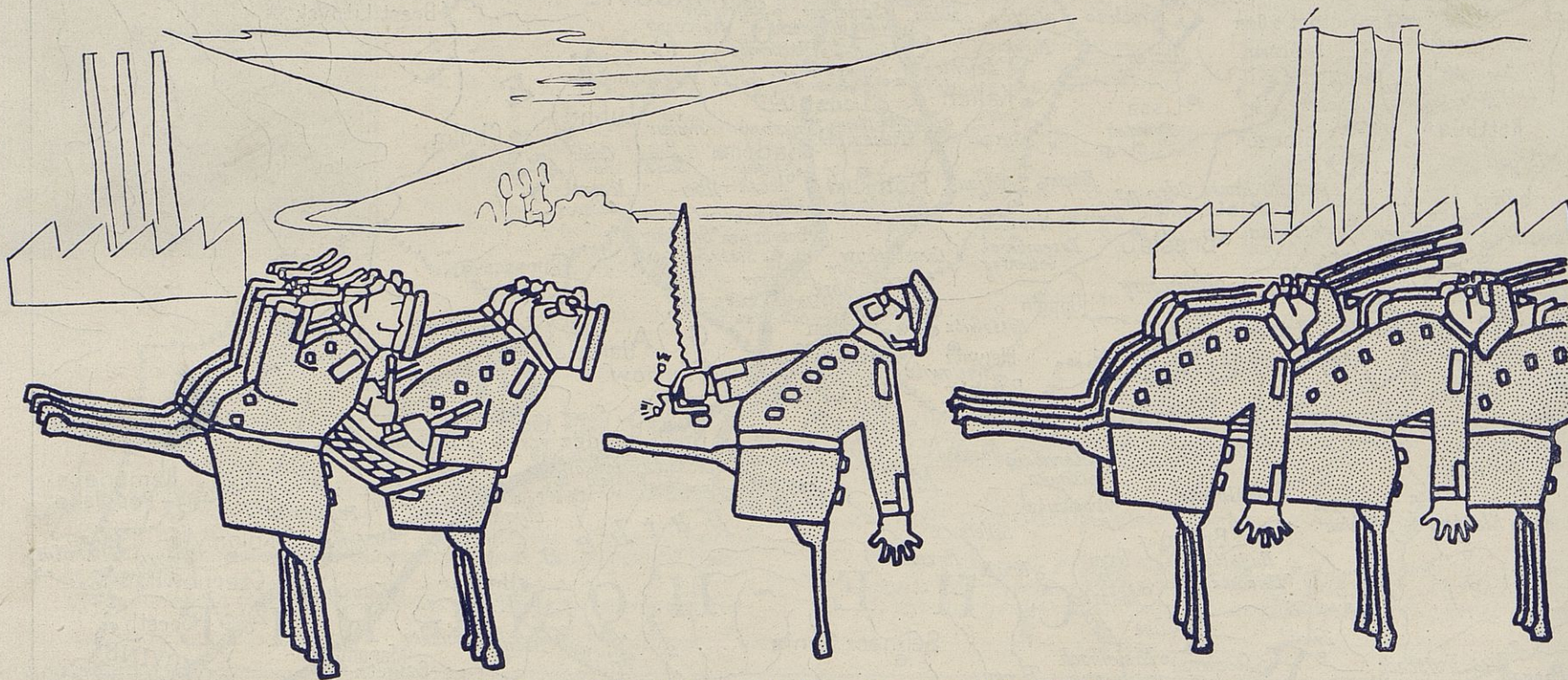


LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

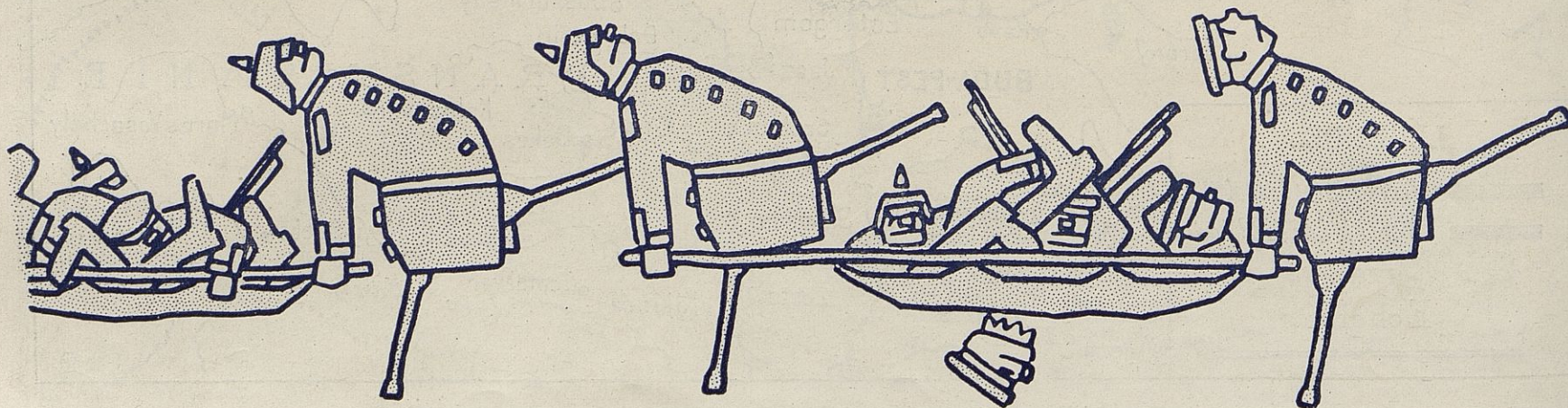
OBSTINATION



Comment ils entrèrent en Belgique.



Comment ils entrèrent en France.



Comment ils rentrent en Allemagne,